

UNE JONG NAVIGUE AVEC LE CŒUR

L'histoire de la Jong School, Teluk Bakau, Bintan

Michel Lippitsch

Copyright © 2026 Michel Lippitsch

Tous droits réservés.

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur, sauf dans le cas de courtes citations incluses dans des critiques et autres usages non commerciaux autorisés par la loi sur le droit d'auteur.

Ceci est une œuvre autobiographique. Elle reflète les souvenirs de l'auteur concernant des événements, des lieux et des conversations vécus au fil du temps. Certains noms et détails identifiants ont pu être modifiés.

Première édition.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre Un

La plage de Teluk Bakau

Chapitre Deux

Ce qu'est vraiment le jeu

Chapitre Trois

Le vent décide — 15 août 2026

Interlude

Les noms de la flotte

Chapitre Quatre

Appeler le vent — 18 décembre 2014

Interlude

Quatre demandes à l'esprit

Chapitre Cinq

Ce que d'autres ont écrit

Chapitre Six

La Jong School — 21 juin 2025

Chapitre Sept

Course du Jong Utara — janvier 2017

Interlude

La recette des événements qui comptent

Chapitre Huit

Penyengat — 10 novembre 2013

Chapitre Neuf

Notes de jong — 27 novembre 2013

Chapitre Dix

Transmettre — 22 août 2025

Chapitre Onze

Le bois et la construction

Chapitre Douze

Ce que la jong emporte

Interlude

La culture de la jong, c'est aussi...

Chapitre Treize

Orang Suku Laut

Chapitre Quatorze

Le sampan layar

Chapitre Quinze

Zakir

Épilogue

Le vent reviendra

Chapitre Un

La plage de Teluk Bakau

Un après-midi du jour de l'An, j'ai vu un groupe de gens jouer non loin de chez moi. Les voiles m'ont attiré comme un aimant.

J'avais passé l'essentiel de deux décennies à poursuivre cette même attirance — des voiles à l'horizon, le vent qui gonfle la toile, la façon si particulière dont une coque répond à l'eau sous elle. J'avais navigué sur une jonque noire en ferrociment, le RV Heraclitus, à travers le Triangle de Corail et le Pacifique ouvert, traversant typhons et pétroles, à la tête d'une expédition dont toute la raison d'être tenait aux récifs coralliens et aux gens qui vivaient à leurs côtés. Je savais ce que voulait dire lire le ciel pour deviner le temps, sentir un bateau passer de l'immobilité à la vie en l'espace de quelques secondes. Ce que je ne savais pas encore, debout sur cette plage de Teluk Bakau, c'est que tout cela — les traversées océaniques, les relevés de récifs, les années passées à observer le vent — n'avait été qu'une préparation à quelque chose de la taille de mes deux mains.

Les bateaux que ces enfants faisaient naviguer étaient plus petits que tout ce que j'avais jamais vraiment considéré comme un bateau. Un mètre de long, parfois moins. Taillés à la main, pas plus gros qu'un bras. Sans équipage — personne à bord, aucun gouvernail tenu par une main vivante, rien que du bois, de la toile, et une conception si

précisément accordée au vent et à l'eau que le bateau filait tout seul en ligne droite. J'avais traversé des océans sur un navire conçu pour porter vingt personnes. Voici un bateau conçu pour n'en porter aucune, et pourtant il captivait mon attention tout autant.

J'ai rencontré Zakir ce jour-là. Tout a commencé là.

Zakir

J'aime la voile — pas seulement les bateaux eux-mêmes, mais tout cet élan qui pousse les gens à sortir à la rencontre des éléments, à braver la mer sous quelque forme que ce soit. J'avais bâti toute une vie autour de cet amour-là, d'abord comme marin, puis comme chef d'une expédition qui a passé l'essentiel d'une décennie à documenter les récifs coralliens à travers l'Asie du Sud-Est et le Pacifique. Je connaissais l'océan à grande échelle — des milliers de milles de mer, des archipels entiers, ces étendues d'eau bleue où la terre disparaît pendant des semaines.

Zakir connaissait une tout autre échelle, et elle s'est révélée tout aussi profonde.

Les jongs sont des bateaux séduisants, à leur manière bien à eux. Dans le monde occidental de la voile, un bateau se dit toujours « elle ». D'abord, on tourne autour en flirtant, on observe de loin, on inspecte, curieux. On engage la conversation avec le propriétaire, on entrevoit le nom de la jong, sa personnalité.

Finalement, je me suis marié moi aussi. J'ai acheté deux jongs pendant une course à Teluk Sebong, auprès de constructeurs bugis venus de l'est de Sumatra. Zakir les a choisies lui-même — mon entremetteur, choisissant mes épouses.

Nous avons rebaptisé les bateaux. L'un, choisi par Zakir : Bule Kampong, littéralement « le blanc du village ». L'autre, mon propre choix au départ — Planet Samudra, planète océan — qu'on a fini par raccourcir, et elle est devenue simplement Planet.

« Il faut que tu épouses ta jong », m'a dit Zakir, tard un soir, en sirotant un café sur la plage. J'avais assez navigué sur les océans du monde pour croire que je savais ce que signifiait appartenir à un bateau. J'avais tort, ou du moins je ne l'avais pas encore compris à la façon de Zakir. Un navire de la taille du Heraclitus exige ton travail, ton commandement, toute ton attention éveillée durant des mois d'affilée. Une jong exige quelque chose de plus discret et, à sa façon, de plus difficile — une forme d'intimité avec un objet plus petit qu'un enfant, qu'il faut apprendre à lire comme on lirait une personne.

[Photo : Zakir et Michel choisissant les premières jongs, Teluk Sebong, 2013]

La tradition de la jong précède l'arrivée de l'islam ici, enracinée dans un monde animiste plus ancien, peuplé d'esprits. À l'origine, les jongs portaient en mer des offrandes de noix de bétel et d'autres nourritures sacrées ; avec le temps, elles sont devenues de véritables œuvres d'art navigantes. Bien que ce soient des bateaux sans équipage, bien des secrets protègent encore la jong. Chaque

constructeur trouve sa propre façon d'améliorer le dessin, mais la forme sous-jacente, elle, ne change jamais — enracinée dans la géométrie et la symétrie, fondée sur les proportions du corps humain.

J'ai passé de nombreuses nuits avec Zakir et sa famille, et bien d'autres seul, à retourner dans ma tête le mystère qui entoure tout ce monde des jongs. Une sorte d'état de rêve éveillé, où je réinventais pour moi-même leur histoire possible.

Ils sont intimement liés aux Orang Suku Laut, la tribu nomade d'origine qui contrôlait autrefois les mers autour de Riau. Ils sont devenus, avec le temps, la marine des Malais, mais aussi des acteurs culturels à la cour de l'aristocratie malaise. Beaucoup de groupes orang laut sont aujourd'hui plus mêlés, plus sédentaires, certains repoussés tout à fait en marge — mais un esprit de liberté les traverse encore. Les Malais eux-mêmes se méfient du pouvoir de la magie orang laut. Et il faut, en effet, une forme de magie pour bien manœuvrer une jong.

« Il faut garder le cœur propre. »

J'avais déjà entendu des versions de cette idée, sur le Heraclitus, dans le langage que nous employions pour notre propre pratique — l'attention, la présence, cette discipline qui consiste à rester en éveil face à ce que l'instant exige vraiment. Zakir arrivait à la même vérité par un chemin entièrement différent, à travers le bois et le vent et une lignée plus ancienne que tout ce que j'avais porté avec moi à travers le Pacifique. Je l'ai reconnue quand même. Certaines vérités,

semble-t-il, finissent par se révéler à quiconque passe assez de temps à prêter attention à la mer.

Zakir n'est plus. Il n'est plus parmi nous, même s'il est étrange d'écrire cette phrase au passé, tant il y a peu de choses, dans l'école, qui semblent vraiment révolues. Sa main est encore dans chaque jong construite ici, dans chaque enfant qui apprend à tailler une coque comme il me l'a montré autrefois — tenant le bateau entre mes propres bras, écoutant où devait se loger l'emplanture du mât, enseignant au toucher plutôt qu'à la mesure, parce qu'une jong ne s'est jamais vraiment construite au mètre ruban. Je reviendrai à lui, encore et encore, dans ces pages, comme on le fait avec quiconque dont l'absence ne devient jamais tout à fait une absence, pas entièrement, pas sur une plage où son ouvrage retient encore, visiblement, physiquement, le vent.

Rencontrer le village avant l'école

Avant qu'il y ait une école, il y avait un village, et avant que le village ne s'ouvre à moi, j'avais déjà passé du temps à essayer de comprendre qui vivait vraiment le long de cette côte, et comment.

Je me souviens d'avoir visité un campement orang suku laut non loin de Teluk Bakau, des maisons bâties sur pilotis au-dessus d'une eau qui monte et descend avec la marée, des poissons s'abritant entre les piliers et les filets de pêche abandonnés en dessous. Le porte-parole du village, un ancien, m'a accueilli chez lui, un de ses petits-enfants endormi au milieu de la pièce. Nous avons parlé longtemps, échangeant des analogies sur nos vies

respectives. Ce que j'en ai retenu, surtout, c'est qu'il regrettait la liberté du grand large. Il avait été un vrai nomade autrefois, naviguant entre les îles de Malaisie — des lieux où j'avais moi-même navigué, sur un bateau bien plus grand — et jusqu'à Singapour. Nous avions tous deux, d'une certaine façon, la même carte mentale de ces eaux ; nous avons parlé des étoiles, de navigation, des îles où trouver de l'eau douce que la plupart des cartes ne prenaient même pas la peine de nommer.

Les changements politiques avaient fermé l'essentiel de cette liberté au moment où je l'ai rencontré. Il lui fallait désormais un passeport, un permis, pour des trajets que sa famille avait accomplis sans l'un ni l'autre depuis plus longtemps que quiconque ne pouvait dire. Nous n'avons pas de passeport, pas d'argent pour les permis, et ainsi de suite. Son peuple avait été repoussé dans un petit coin de terre, coincé entre la mangrove, la marée charriant deux fois par jour les eaux usées et les détritiques vers la mer, un seul puits saumâtre pour la lessive, rien de bon à boire.

Je ne pouvais pas encore voir, assis dans cette maison, à quel point cette conversation allait irriguer tout ce qui viendrait ensuite — mais c'est ce qui s'est passé. Les Orang Suku Laut sont le système racinaire profond sous la jong elle-même. Comprendre ce qui leur avait été pris, et ce qui malgré tout avait survécu, s'est révélé essentiel pour comprendre pourquoi un petit bateau de bois, pas plus grand qu'un enfant, pouvait encore porter un tel poids.

La première course

Nous avons décidé d'organiser une première course à Teluk Bakau, à la fin de la mousson du nord-est, en mars 2013. Cet événement a prouvé que la communauté locale pouvait relever le défi et gérer la logistique d'une chose entièrement nouvelle. Tout cela s'est fait dans un grand esprit de *gotong royong* — les gens s'entraïdant, aidant la communauté, simplement parce que c'est ainsi qu'on fait ici.

Le projet initial prévoyait quelque chose de bien plus modeste, mais le monde est venu plus nombreux, et nous nous sommes retrouvés avec quatre villages en compétition, le tout couronné, le soir venu, d'une danse interactive rarement exécutée, pour célébrer.

« C'est quand, la prochaine ? » — une question qui revenait sans cesse, dans les conversations informelles. Ne voulant pas que ce soit un coup d'essai isolé mais un vrai programme, pensé pour durer, nous avons commencé à planifier la course suivante. En essayant de rester à l'écoute de la nature des choses, ce sont les saisons elles-mêmes qui nous ont donné notre tempo — une course pour l'*utara*, le vent du nord-est qui souffle de décembre à fin mars, et une course *selatan* pour les vents du sud-ouest qui suivent, arrivant dès juin et tenant jusqu'en septembre. Ce même rythme se maintient chaque année depuis 2012 : deux courses, réglées par le vent plutôt que par le calendrier, comme toute la tradition l'a toujours voulu.

[Photo : la première course de Teluk Bakau, mars 2013]

Cette année-là, nous avons bâti un *pondok* chez Zakir. Le bois a été choisi et réparti ; une dizaine de nouvelles jongs sont nées, dont la moitié au moins engagées dans la course *selatan* à venir, encore à plusieurs mois de distance. Le *pondok*, construit entièrement en matériaux locaux, est devenu le lieu même du constructeur — un endroit où n'importe qui pouvait venir voir une jong se faire, de ses propres yeux. Un second constructeur vivait aussi à Teluk Bakau, et avec ma propre petite flotte de deux jongs, nous avons formé le noyau des propriétaires de jong — ceux qui entretiendraient et garderaient les bateaux vivants, tandis que d'autres joueurs aidaient à les lancer, apprenaient à tester et régler une jong même sans jamais en posséder une eux-mêmes. Tout le monde aimait les regarder, jouer avec elles, peu importe.

Le bateau est devenu membre d'un groupe indonésien que nous avons baptisé Kelompok Jong « Sekapur Sirih » — rassemblant les différents propriétaires et joueurs de jong de tout Bintan, afin que les villages soient réellement représentés, et pas seulement la capitale, Tanjung Pinang, qui aux yeux des gens du coin était vraiment une entité à part, séparée de Bintan lui-même.

Sekapur sirih — l'offrande de la feuille de bétel et de la chaux, le respect et l'hospitalité — est devenu le nom et, en un sens bien réel, tout l'esprit de ce que nous étions en train de bâtir.

Avec le chantier naval de la jong et du sampan en place, il était temps de songer aussi à un club

nautique traditionnel — un grand mot, en vérité, pour quelques tables sous un arbre et un vieux bateau de pêche recyclé, garni de coussins. Mais un vrai *pondok* se tenait là désormais, utilisé librement par les pêcheurs du coin, une cuisine et un bar en train de prendre forme peu à peu. Une porte vers la mer, sur un littoral qu'on clôturait et qu'on aménageait un peu plus chaque année. Nous avons fait l'inverse — construit une route d'accès, rouvert le lieu.

L'histoire d'une seule journée de course

La veille d'une course, quelques jongs se retrouvent ouvertes, voiles entièrement déployées, et ne s'endorment pas avant que tout soit terminé.

J'ai organisé une fête la veille de cette première course *selatan*, avec trois poulets vivants qui restaient de la clôture du Ramadan, l'Idul Fitri — même si, ce soir-là, j'étais en réalité sur l'île de Nikoi, en train de secourir un voilier échoué sur le récif. Nous avons cuisiné les poulets plus tard dans notre four à pizza à bois tout neuf, pris quelques verres, un peu de musique. Mais surtout, j'ai regardé les derniers détails se peaufiner sur les jongs. C'est ce soir-là que j'ai appris à fixer mon *anak* — littéralement « l'enfant », le flotteur du balancier — en veillant à ce que les cales tiennent bien en place. J'ai remarqué aussi, sans qu'on me le dise directement, quantité de petits détails tenus discrètement secrets — quelqu'un prenant une poignée de riz cru, un sortilège ou deux, sans doute, mais tout autant de concentration.

La règle de Zakir, encore, tacite mais bel et bien en vigueur.

Dès six heures le lendemain matin, l'équipe est déjà debout, en pleine action. Les poteaux se plantent, la plage reçoit un dernier nettoyage, les chaises arrivent, la nourriture arrive. Vers sept heures, les premières jongs commencent à apparaître — certaines en voiture, venues de plusieurs heures de route, d'autres à vélo, d'autres encore à pied. Six villages, pour cette première course *selatan*. Quelques-uns montent de petits étals de collations ; nous fournissons des boissons aux joueurs.

L'ancien qui ouvre la cérémonie mène la première prière ; les chefs locaux des différentes zones viennent témoigner leur soutien. La plage se remplit de jongs disposées partout, un arc-en-ciel de couleurs sur le sable. Mais l'élément le plus important de tous est bien là, lui aussi, et il ne s'en cache pas : le vent, en rafales de quinze nœuds. Tout le monde sait déjà qu'il y aura quelques pertes dans la course d'aujourd'hui. Et la marée monte, vite.

Le bateau annexe se met en position ; chaque jong reçoit un numéro qui détermine sa place sur la ligne de départ, tiré d'une boîte pour que personne ne puisse tricher — même si certaines positions donnent tout de même un léger avantage.

Mati lampu. Coupure de courant. Ça arrive quotidiennement par ici. Ni la sono ni le micro ne fonctionnent donc, et les voix commencent à monter simplement pour se faire entendre. Les

premiers joueurs prennent position, la foule s'excite déjà, les cris et les exclamations enflent.

La ligne d'arrivée est fixée, et les premières jongs prennent le large. La course est délicate — c'est la toute première course *selatan* jamais organisée ici, et il a fallu des jours à notre propre équipe pour comprendre comment régler pour elle. Nous avons au moins un réel avantage là-dessus.

« Vingt-sept. » C'est moi. Je prends ma jong, sans avoir fait le moindre réglage sinon resserrer le balancier, et je marche vers la ligne de départ, une petite caméra à la main pour saisir un peu d'action, même si toute ma concentration est en réalité sur une seule chose, donner sa chance à Bule Kampung. Le vent souffle à quatorze nœuds, en rafales. *Satu, dua, tiga* — en même temps que le coup de sifflet, mais le vent est si fort que le sifflet est bien tout ce que j'entends. Quelques secondes de retard au départ, à cause de cela. À partir de là, tout ce qu'on peut faire, c'est regarder son propre cheval, attendre le signe de la main d'un coéquipier annonçant le résultat. Le retour vers la plage a quelque chose de vraiment serein ; je termine troisième, assez pour atteindre la finale.

C'est mon propre récit, mais une centaine d'autres personnes vivent aujourd'hui exactement les mêmes étapes.

Ma seconde jong, Planet, court de façon plus sauvage — plus grande, plus difficile à tenir en ligne, virant droit dans un autre bateau avant que ni l'un ni l'autre ne comprenne vraiment ce qui s'est passé. Le temps que viennent les finales, la chance est entrée dans la course comme un joueur

sérieux à part entière. Bule Kampung prend une avance rapide dans sa finale, puis laisse inexplicablement le bateau de Zakir la dépasser juste avant la ligne, se contentant elle-même de la deuxième place. Planet, s'étant enfin débarrassée du bateau qu'elle avait percuté plus tôt, réalise un sprint final incroyable pour terminer troisième — un bateau complètement sauvage, celui-là, plus intéressé, je crois, à semer le trouble qu'à gagner franchement, même s'il s'agit probablement de la coque la plus rapide de ma petite flotte. Il me faudrait apprendre à mieux la dompter.

Je n'arrivais pas vraiment à y croire moi-même. La chance a marché juste à côté de moi toute cette journée-là.

La course rassemble les gens — vieux, jeunes, hommes, femmes, aucune frontière claire entre tout cela. Mais peut-être que le plus important de tout, c'est que les enfants s'y intéressent. Une tradition dont on peut être fier, qu'il faut chérir et faire grandir pour l'avenir.

C'est de la compétition, il s'agit de jouer proprement, et c'est aussi écologique que possible — aucune empreinte carbone, un art bâti entièrement sur la précision, l'attention et de vraies valeurs, un jeu de technique et de notre planète à la fois, et, au bout du compte, un moyen de partager des idées.

Certains remerciements étaient dus, cette première année-là, et le sont encore aujourd'hui. À Nikoi, pour avoir aidé à parrainer l'événement, en argent comme en temps. À chaque joueur qui a donné de son temps et de son énergie, coupant

l'herbe, nettoyant la plage, et mille autres choses entre les deux. À Amie, ma femme, pour m'avoir supporté durant toutes ces nuits sans sommeil, toujours avec le sourire, ne refusant jamais de me préparer un café. Et à Zakir — simplement parce que sans lui, rien de tout cela ne serait arrivé.

La course suivante aurait lieu en mars 2014. Elle s'est tenue chaque année depuis, deux fois par an, réglée par le vent plutôt que par le calendrier, exactement comme Zakir me l'avait appris dès le début.

Chapitre Deux

Ce qu'est vraiment le jeu

On me demande, parfois, pourquoi, après avoir passé la moitié de ma vie à parcourir le globe — privilégié d'avoir assisté à certains des plus grands spectacles que notre planète ait encore à offrir, des récifs coralliens s'étendant plus loin que le regard ne pouvait porter, des baleines faisant surface aux côtés d'un navire en plein océan — j'en suis venu à un tel enthousiasme pour quelques petits bateaux miniatures et fragiles.

Parce que ce sont de véritables chefs-d'œuvre. Chaque jong porte sa propre personnalité.

J'avais cherché, à ce moment-là, à travers les manifestations culturelles de sociétés à la fois tribales et modernes, essayant d'apprendre quelque chose de vrai sur ce que signifie vraiment être humain. La plupart du temps, je tiens mon corps pour acquis. Je ne tiens pas mon esprit ni mon cœur pour acquis de la même façon — ou j'essaie de ne pas le faire. Les deux demandent du travail.

Le monde des jongs est une école, et j'en suis l'un des élèves.

[Photo : Michel et Zakir au pondok, testant une nouvelle coque]

Il y a bien plus, ici, qu'il n'y paraît. Buckminster Fuller, un homme dont les idées avaient déjà façonné ma façon de penser au Heraclitus et à tout

ce que nous essayions d'y construire, l'a bien dit : quatre-vingt-dix-neuf pour cent de ce que vous êtes est invisible et intouchable. C'est vrai, je suppose, de presque tout. Mais la jong le rend visible d'une façon que peu de choses parviennent à faire.

Le travail qui entre dans ce jeu porte un dessin de la plus haute sophistication, la simplicité ultime — et en même temps il s'appuie sur un savoir ancien, transmis à travers les générations, si loin en arrière que personne ne sait vraiment où commence la lignée. Les dimensions sont fondées sur le corps humain, enracinées dans une croyance animiste où les esprits sont partout, y compris dans votre propre jong, et chaque joueur porte quelques secrets bien à lui.

C'est vraiment une histoire de détective, à sa façon, et on passe son temps à rassembler autant de points de vue que possible, pour construire l'image la plus nette qui soit. La difficulté, c'est que tout le monde, par construction culturelle, veut que cette image reste un peu floue.

Il y a d'abord l'objet physique — qu'on peut faire remonter au kolek sauh, le voilier local dont on retrouve encore la coque et le gréement de course dans tout le nord de l'archipel de Riau, de Johor et Singapour jusqu'à Sumatra et aux îles proches de Batam et de Bintan. On m'a raconté qu'il servait autrefois de vaisseau pour porter en mer des offrandes aux esprits de l'océan — noix de bétel, feuilles de bétel, grains de riz. Ces rituels ont toujours lieu, non pas en public, mais bel et bien intégrés à la tradition, avant que ne commence une course.

Dans la tradition malaise, il existe deux sortes d'informations — celles qu'on peut partager librement, et celles qui doivent rester secrètes. Comme dans bien des sociétés tribales, votre vrai nom n'est jamais réellement prononcé. Bien des joueurs croient naviguer avec l'aide de leurs propres ancêtres, appelés par des mantras qui leur sont propres.

C'est aussi hautement compétitif, puisque toute la tradition a pris la forme d'une course, et qu'une course a besoin de vainqueurs. Les joueurs viennent précisément pour éprouver leur ouvrage face à celui de tous les autres.

Il y a aussi une dimension métaphysique, et ce n'est pas de la simple théorie — la jong, en tant qu'extension de soi-même, vous offre un retour honnête sur l'effet de votre propre attention concentrée. On peut faire remonter certains de ces éléments à la tradition soufie, encore vivace dans diverses communautés de l'archipel de Riau, en particulier l'ordre Naqshbandiyya, arrivé tôt sur la côte est de Sumatra. J'ai reconnu tout cela presque immédiatement, ayant passé des années à bord du Heraclitus à apprendre notre propre version de la même discipline — la présence, l'attention, cette qualité particulière de concentration qui fait réussir ou échouer une manœuvre en mer, que cette mer soit un océan ou quelques centaines de mètres de lagon peu profond.

Les Orang Suku Laut, et ce qui leur a été pris

La tradition maritime à travers les cultures asiatiques a radicalement changé au fil des ans, et nulle part plus qu'ici, à Riau.

Les Orang Suku Laut — le peuple de la mer — contrôlaient autrefois entièrement l'océan autour de Riau, servant de conseillers au sultanat malais. Aujourd'hui, ils sont pour la plupart relégués à une vie sédentaire sur des terres dont aucun investisseur n'a jamais voulu. L'aristocratie malaise a longtemps méprisé ceux qui vivent de la mer, les traitant en Malais de second rang. Le gouvernement provincial fait rarement figurer la mer dans ses propres plans, la traitant surtout comme une source d'exploitation, en particulier au sein de la communauté commerçante chinoise qui a amassé, au fil des décennies, une vraie fortune grâce aux produits de la mer.

Il y a moins de cent ans, la mer et l'océan, partout dans le monde, étaient couverts de voiles. L'archipel de Riau était l'un des grands pivots du commerce mondial entre l'Orient et l'Occident — pratiquement tout le monde est passé par ici, à un moment ou un autre. Aujourd'hui, hormis une poignée de voiliers traditionnels utilisés lors de quelques courses financées par la province, et quelques petites pirogues de pêche ou sampans, l'art de la voile traditionnelle a presque entièrement disparu.

D'une manière ou d'une autre, la jong a survécu à tout cela. En partie parce qu'elle n'a jamais réclamé beaucoup de ressources, au départ. Son essence, c'est le temps et le savoir-faire, et sans le

temps, il n'y a aucune possibilité de jamais faire progresser l'un ou l'autre.

Ce qu'il faut

Il en faut, beaucoup. Le temps de choisir l'arbre, la bonne saison pour le couper, le temps que met le bois à sécher avant même de pouvoir commencer à le façonner. Il faut de la passion, de la patience, de la dextérité, de la précision, un véritable savoir géométrique qui se transmet de main en main plutôt que par écrit.

On l'apprend soit en regardant et en jouant, soit — mieux encore — en recevant un véritable enseignement. Les mesures se fondent sur le corps humain, une géométrie construite à partir de moitiés, de tiers et d'autres proportions simples semblables, sans jamais avoir besoin d'un mètre ruban. Mon ami Zakir m'a montré un jour les dimensions de la jong qu'il avait choisie pour moi en la tenant entre mes bras, à l'écoute du moment où elle trouvait l'emplacement exact où l'emplanture du mât devait se caler. Tout doit être en équilibre ; des essais sont nécessaires pour couper les voiles correctement. La légèreté de la coque compte, mais l'élément le plus sous-estimé de tous reste le balancier et son flotteur, appelé l'*anak* — l'enfant.

Je n'ai jamais vu de femmes courir, même s'il n'existe aucun tabou formel à ce sujet — je pense plutôt que la culture assigne simplement des activités différentes selon le genre, un peu comme les garçons jouent aux voitures et les filles aux poupées, là d'où je viens. J'ai vu la propre fille de

Zakir s'y essayer, mais quand vient la course elle-même, les filles ont tendance à se retenir. Elle courra sans doute, un jour, dans la catégorie enfants que nous avons ajoutée plus tard — une nouveauté qui semble être exactement la bonne direction pour la suite de tout cela.

Bâtir une tradition plus large

Une fois que nous avons rassemblé assez de monde pour cette première course, beaucoup de jeunes hommes, dont certains venus du bureau du gouvernement local, ont décidé que c'était « cool » de posséder sa propre jong. Je n'arrêtais pas de dire à qui voulait l'entendre : tout le monde veut une belle moto, mais personne ne veut s'occuper d'une jong. Cela a sans doute aidé que j'aie moi-même terminé deuxième et troisième cette première année, et bien que j'aie remis mes gains directement dans le *kelompok*, cela a allumé une petite flamme chez plusieurs personnes. Un peu de fierté, je pense, et une saine compétition qui faisait exactement ce qu'une saine compétition doit faire.

Nous avons emmené trente jongs concourir dans la région, sur la petite île mystique de Penyengat, ce mois de novembre-là — quelque chose de proche d'un pèlerinage pour le groupe, notre premier voyage hors des eaux de Teluk Bakau elle-même, menant des bateaux que nous avons construits nous-mêmes vers un lieu chargé de sa propre histoire royale malaise. Le gouvernement provincial a commencé à s'y intéresser après cela. D'autres courses ont suivi. Un groupe s'est formé à Malang Rapat ; Berakit a lui aussi commencé à s'organiser. Les Orang Laut eux-mêmes ont fait le

voyage et couru pendant une course *selatan* peu après — les descendants du peuple même qui avait jadis été le premier gardien de la jong, revenant courir aux côtés du reste d'entre nous.

[Photo : le voyage à Penyengat, novembre 2013 — trente jongs chargées pour la traversée]

En décembre de l'année suivante, nous avons tenu une cérémonie pour appeler le vent — pas tout à fait une course, mais une sorte de rituel à part entière, la communauté se rassemblant pour demander à la saison de tourner en sa faveur, le même instinct qui avait autrefois envoyé de la noix d'arec et du riz en mer dans la forme originelle de la jong, des siècles avant que quiconque ne songe à les faire courir.

L'avenir que je vois d'ici

On me demande souvent ce que je vois venir pour la jong.

Une popularité réelle et forte lui revient. Il y a quelques années, Zakir était plus ou moins le seul à tenir le fort dans toute la région de Teluk Bakau. Aujourd'hui, les courses attirent des dizaines de groupes par saison, et la tradition regagne clairement le terrain qu'elle avait mis des décennies à perdre.

L'avenir, je crois, passe aussi par de plus petites courses, en marge de ce que le gouvernement finance officiellement — en gardant la maîtrise de la qualité, en choisissant les moments et les lieux qui conviennent vraiment à cet art, afin que les

gens qui n'ont pas beaucoup d'argent à dépenser puissent malgré tout s'impliquer pleinement, près de chez eux. Il y a là aussi un vrai potentiel économique, suffisant pour que quelques personnes puissent un jour en tirer une sorte de revenu, finançant en partie les courses elles-mêmes.

Les courses comptent énormément, parce qu'elles maintiennent la jong, et le joueur, fidèles à leur essence — des machines à voile, mises à l'épreuve par le vent, par l'eau et les unes par les autres, ni plus ni moins. Il existe aussi un concours séparé pour la jong la plus joliment décorée, et si cela sert son propre dessein, plaçant quelques jongs dans des bureaux et des salons où l'on peut les admirer, l'âme de la jong, elle, reste sur l'eau, là où elle a toujours eu sa place.

C'est précisément pour cela que transmettre la tradition aux enfants est devenu ce qui me tient le plus à cœur aujourd'hui. Nous avons commencé à fabriquer des jongs plus petites, spécialement pour les enfants de Teluk Bakau — un développement nouveau et enthousiasmant, assez enthousiasmant pour que nous ayons bâti autour de lui toute une course pour enfants, avec des prix en fournitures scolaires et en t-shirts plutôt qu'en argent, de sorte qu'il n'y ait aucune différence significative d'enjeu entre les enfants en compétition.

Ce qui est réellement enthousiasmant, plus qu'aucune course en particulier, c'est la plateforme que cela a créée. Tant de choses se transmettent de manière informelle — un schéma tracé dans le sable que la marée effacera en moins d'une heure, une astuce montrée une seule fois et

retenue pour toujours. Les enfants sont réceptifs d'une façon qui continue de me surprendre, montrant fièrement à leurs amis ce qu'ils viennent d'apprendre, faisant circuler le savoir latéralement aussi vite qu'il descend à travers les générations. Au-delà de la jong elle-même se trouve tout le monde de l'océan, prêt à les capturer comme il m'a capturé moi-même autrefois.

Je rêve, certains jours, de couvrir à nouveau toute la côte de Bintan de voiles. Nous avons reculé pendant un temps, nous appuyant sur les moteurs, tout cela au service du gain de temps. Mais les gens ici ont encore un peu de temps à donner. Un peu d'aide peut porter tout cela très loin.

Singapour était à l'origine malaise. Bornéo aussi, tout comme une grande partie de ce qu'on appelle aujourd'hui la Malaisie. Des modèles apparentés à la jong existent à travers la Micronésie, les Philippines — j'ai entendu dire que Bali, jusqu'à une période assez récente, organisait ses propres courses avec un modèle traditionnel qui lui était entièrement propre. La possibilité d'une croissance réelle semble presque sans limite. Quelque part dans l'avenir, je peux imaginer un événement international — des constructeurs et coureurs de jong venus de toute cette tradition dispersée et apparentée, se retrouvant sur une même plage, comparant ce que des siècles de vie insulaire séparée ont fait d'une seule et même idée partagée de ce à quoi sert vraiment un petit bateau mené par le seul vent.

Quel que soit le jour de course, je reste, après toutes ces années, l'élément exotique de la plage — le drôle de Français qui joue le jeu, posant pour

des photos de groupe avec les élèves, en échange, plus ou moins, des centaines de photographies que je prends moi-même pour continuer à documenter tout ce monde. Les visages profondément ridés des vieilles ibu-ibu, les grand-mères, sortant pour soutenir leurs fils et petits-fils, portant du thé chaud mais portant surtout de l'amour. Des enfants sautant dans les vagues. Et partout, si l'on baisse les yeux vers les coques plutôt que vers les voiles, des proues sculptées en poules, en serpents, en dragons — des artisans fiers me prenant à part pour me montrer leur dernière jong, posant à côté d'elle comme s'il s'agissait d'un enfant qui venait d'accomplir quelque chose de remarquable.

Dans cette école-là précisément, je ne suis moi-même encore qu'un enfant. J'apprends quelque chose de nouveau auprès de ces maîtres chaque fois que je m'y rends.

Chapitre Trois

Le vent décide

Une histoire de la course Selatan, Teluk Bakau

15 août 2026

On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve.

Une jong, si vous n'en avez jamais vu : un petit voilier de bois, sculpté à la main, pas plus grand qu'un enfant — mené sans équipage à travers les eaux peu profondes, gouverné par rien d'autre que le réglage de sa voile et l'habileté de celui qui l'a construit.

Deux choses gouvernent ici chaque jour de course, et on ne discute ni avec l'une ni avec l'autre : le vent, et la marée. Tout le reste — le moment où l'on court, la largeur de la plage, le fait qu'un bateau file droit ou se brise — est décidé par ces deux-là bien avant que quiconque ne touche à une jong. Et pourtant, il n'y a jamais deux années qui soient tout à fait le même fleuve. Le vent qui a porté la course de l'année dernière a viré au nord à mi-parcours, en plein cœur de ce qui aurait dû être une saison Selatan stable — un rappel que même une prévision vérifiée sur trois applications différentes n'est jamais qu'une supposition polie.

L'Indonésie n'a pas vraiment quatre saisons. Elle a deux vents. La mousson du nord-est souffle de décembre à fin mars, humide depuis l'océan

Indien, et les pluies l'accompagnent. La mousson du sud-ouest arrive dès juin et tient jusqu'en septembre, sèche depuis le continent australien, et le pays s'assèche dans son sillage. Nos courses portent le nom ancien — d'après la direction d'où vient le vent cette saison-là. La course Utara navigue sous ce vent du nord-est. La course Selatan navigue sous le vent du sud-ouest qui lui succède. En enseignant la partie théorique d'un cours pour jeunes, je continue d'apprendre cela aux côtés des enfants — qu'une rose des vents en Occident est une chose pragmatique, quatre points cardinaux et rien de plus, tandis que les navigateurs indonésiens gardaient leurs propres noms pour le vent entre les points, le nord-est et le sud-ouest portant chacun leurs propres mots, leur propre poids.

La marée suit sa propre horloge, distincte de celle du vent. Pasang, c'est l'eau qui monte. Surut, c'est l'eau qui descend, le sable qui s'élargit, l'herbier marin qui s'assèche en étendues plates que l'on peut traverser à pied. Cette année, la marée était favorable, mais la fenêtre navigable était étroite — de dix heures du matin à six heures du soir — ce qui a déterminé tout le reste du déroulement de la journée.

Demain, c'est la course Selatan.

C'est ce que je n'arrêtais pas de me dire la veille au soir, en regardant tout se mettre en place sur le rivage de Teluk Bakau. Cette année, pour la première fois, nous sommes vraiment parvenus à intégrer les enfants dans la préparation d'avant-course elle-même — non pas une leçon séparée, mise de côté, mais la chose réelle, se déroulant

tout autour d'eux. Les différents kelompok se sont rassemblés pour fixer l'ordre du lendemain. Certains avaient déjà déchargé leurs jongs et délimité leur coin de plage, et sans perdre de temps, ils s'entraînaient déjà sur le parcours, cherchant l'angle précis que voulait le vent, ajustant leur gréement en conséquence. Vingt-trois groupes sont venus cette année — Batam, Penyengat, Dompok, Teluk Sebong, Tanjung Siambang, Teluk Bakau, et d'autres encore venus des environs de Bintan et de Tanjung Pinang. Limiter chaque groupe à dix jongs a permis d'en accueillir autant sans transformer la journée en quelque chose d'ingérable.

Nous avons un financement pour vingt enfants. Nous en avons enseigné plutôt vingt-cinq, une fois que ma propre fille et quelques-unes de ses amies se sont glissées dans le groupe — personne n'allait les refouler. Ils ont regardé les grandes jongs des adultes se préparer à côté, regardé les camionnettes décharger coque après coque de chaque kelompok, avant que ne vienne leur tour de tenir pour la première fois une petite jong d'entraînement face au vent.

Ce qui m'a le plus frappé, en regardant les grands bateaux descendre de ces camionnettes, c'est le nombre de nouveaux modèles. Légèrement plus grands. Un rapport mât-coque légèrement plus important, conçus pour porter un peu plus de toile. Des voiles neuves, taillées net. Tout le monde avait apporté son meilleur bateau cette année. J'avoue un petit regret personnel en les regardant — le mien est vieux maintenant, à demi retraité, naviguant encore mais plus vraiment compétitif.

Une nouvelle génération de vrais coureurs arrive, et cela se voit. Il y avait plus de rides creusées par le soleil sur les vieux visages que dans mon souvenir, certains kelompok désormais en tenue de course assortie avec le nom de leur équipe imprimé dessus, d'autres aussi traditionnels que le jour où l'école a commencé. Les nouvelles jongs elles-mêmes sont plus effilées que les anciennes — moins décorées, moins « punk », un style plus épuré s'installant. C'est l'évolution, je suppose, qui se produit en temps réel sur une plage de Bintan.

Chacune de ces coques, ancienne ou neuve, a commencé de la même façon : un morceau de bois de pulai, coupé puis laissé à sécher pendant un mois ou deux avant que quiconque n'ose le façonner. Précipiter cette étape, c'est déjà construire une mauvaise jong. Une fois séchée, la coque est tracée à la main puis évidée aussi fin que le bois le permet sans perdre sa solidité — jusqu'à ce que ce qui reste soit assez léger pour voler.

Le vent est resté proche de 10 à 14 nœuds tout au long de la journée — rapide, palpitant et beau, le genre de conditions dont rêve un photographe. Et cette beauté-là, nous la protégeons délibérément. Il n'y a ici aucune banderole de cigarettes, aucun logo de banque, rien de ce bruit habituel que le sponsoring traîne avec lui dans ce genre d'événement. Nous acceptons volontiers l'argent des sponsors — c'est ce qui permet à tout cela de continuer — mais pas au prix de blesser le regard. Appelez cela du snobisme d'artiste si vous voulez, mais le cadre compte. L'attention doit se porter sur l'art de la jong de course et sur les gens qui la

mènent, pas sur ce qui est imprimé derrière eux. Imaginez une cérémonie balinaise sacrée entourée de banderoles publicitaires pour une marque de nouilles, et vous comprendrez exactement ce que nous cherchons à éviter. C'est un équilibre difficile à tenir, et nous n'y parvenons que parce que juste assez de sponsors, année après année, acceptent de se montrer discrètement et de laisser les bateaux être la seule chose que l'on regarde.

Cette année, après quelques recherches de mains pour les mener, deux de mes plus vieilles jongs sont sorties avec de nouveaux coureurs à la barre — tous deux bien au-delà de leurs douze ans, bateaux et marins pareillement, et j'ai adoré les regarder courir malgré tout. Aji, qui est devenu assez bon, aide à entretenir la flotte et est proche de Hassim, qui a aidé jadis à bâtir une rivalité saine et honnête avec Zakir dans les tout premiers jours de l'école. Darts, qui travaille sur l'île de Nikoi depuis le tout début de sa construction, s'est acheté cette année une jong à lui et l'a courue pour la première fois — il l'a baptisée Nikoi Island, d'après le lieu et le sponsor à la fois. Nikoi nous soutient depuis des années maintenant et n'a jamais une seule fois demandé qu'on y accroche un logo. Ce genre de sponsor est plus rare qu'il ne devrait l'être.

Le jury a changé presque autant que les bateaux. De nos jours, il fonctionne à coups de feuilles imprimées, d'ordinateurs portables, de radios portatives relayant les appels de l'eau jusqu'à la ligne de départ, un homme posté à l'arrivée avec une caméra qui tourne pour régler tout litige avant même qu'il ne naisse. Dans les premières années,

tout se faisait à la main — quelqu'un découpait de petits bouts de papier et notait chaque résultat un par un. Nous avons gardé à peu près le même nombre de personnes au jury, même si la tâche elle-même demande moins de bras, si bien qu'un bon nombre passent désormais la journée confortablement assis, s'amusant plus qu'ils ne travaillent. Il y a là quelque chose de presque discrètement socialiste — tout le monde payé pareil, que la tâche du jour ait été essentielle ou surtout cérémonielle, parce que l'amitié compte, l'ancienneté compte, un peu de corruption inoffensive et de négociation tranquille compte comme du bon sport par ici. Vu de près, c'est une leçon étrange et extraordinaire sur la façon dont une petite société s'organise elle-même. Un système total, si l'on veut bien l'appeler ainsi. Jusqu'où voulez-vous descendre dans ce terrier de lapin ? Honnêtement, il faut y être pour seulement commencer à le comprendre.

Tous les sens se remplissent en un jour comme celui-ci, y compris ceux qui ne figurent dans aucun registre officiel — le sel, la couleur, l'odeur des algues séchant sur le sable, le vent, l'eau, le claquement et le froissement constants des voiles qui saisissent et perdent la brise tout à la fois. Une symphonie qui n'a rien à voir avec la musique et tout à voir avec l'attention qu'on y porte. Les voiles font le reste, laissant chaque jong se soulever presque hors de l'eau, volant plus qu'elle ne navigue.

Les écoles sont venues à nouveau cette année aussi — certaines uniquement pour regarder, d'autres pour aider. Une équipe a passé la matinée

à nettoyer la plage. Une autre s'est occupée des invités de passage. Nous avons essayé les QR codes pour la première fois, un petit morceau du monde moderne cousu dans un monde très ancien. Ce soir-là, le dangkung traditionnel a joué sur le même sable que des performances électro et avant-gardistes, l'un se dissolvant dans l'autre sans que personne n'y trouve rien d'étrange. Au milieu de tout cela, le groupe d'enfants a lui-même pris la scène, exécutant une danse chorégraphiée menée par Dwi. Ils avaient répété près de deux semaines d'affilée pour cela — bâtissant, dans ce temps-là, tout un petit conte de vent, de vagues et de mer, mais aussi de secret, de magie, et simplement d'être ensemble, ce qui est vraiment, sous tout le reste, le sujet de toute la journée.

Au soir, la flotte était de retour sur le sable, croûtée de sel, voiles baissées. Le même vent qui avait porté toute la journée continuerait de tourner avec la saison, comme il le fait toujours, et quelque part vers mars ou avril il repartirait vers le nord, et il serait de nouveau temps de penser à la course Utara. La marée monterait et descendrait exactement de la même façon le lendemain matin, indifférente à qui avait gagné.

Rien de tout cela n'est vraiment affaire de nostalgie. C'est plus proche d'un rappel : que ce littoral a toujours été un lieu maritime, que le vent et la marée ont façonné la façon dont les gens y ont vécu bien avant que quiconque ne l'écrive, et qu'un petit bateau de bois, mené par un enfant par un après-midi d'août, fait toujours partie de cette même histoire — un bateau légèrement différent, un enfant légèrement différent, le même fleuve où

l'on ne se baigne jamais deux fois. Nous n'essayons pas de garder quoi que ce soit sous verre. Nous essayons de le garder entre les mains des gens, une saison, une marée, un enfant à la fois.

Continuons ainsi.

Michel Lippitsch, The Jong School — Teluk Bakau, île de Bintan

Interlude

Les noms de la flotte

Lisez trois cents noms de jong à la suite — comme je l'ai fait, en parcourant les feuilles de manches des courses de cette année — et un motif émerge qu'aucun bateau seul ne pourrait vous montrer. Ce n'est pas une langue qui est à l'œuvre, ce sont quatre ou cinq, empilées et se chevauchant comme l'eau au large de Teluk Bakau empile ses courants : le clapot de surface dû au vent du jour, la longue houle venue d'ailleurs, la traction de la marée en dessous de tout cela.

La première couche est le malais de cour, la langue des titres qui n'est jamais tout à fait partie. Raja, Sultan, Laksamana, Panglima, Maharaja, Datok — une flotte de bateaux-jouets portant tout le vocabulaire d'un royaume disparu, une coque à la fois. Cela ne coûte rien de nommer sa jong Raja Laut, Roi de la Mer, et tout en devient plus risqué et plus honnête, car en vingt minutes le vent peut ridiculiser le nom, et tout le monde sur la plage se souviendra exactement de quel bateau avait prétendu être roi.

La deuxième couche est l'histoire héritée, et elle va plus profond que la plupart des propriétaires ne s'arrêtent probablement pour le remarquer. Taming Sari n'est pas qu'une jolie formule — c'est le keris de Hang Tuah, celui qu'aucune lame ne pouvait toucher. Jebat est l'ami qui devient le traître, ou celui qui dit la vérité, selon la version de l'épopée avec laquelle on vous a élevé. Gatot

Kaca vole. Gurindam est une forme poétique, perfectionnée par un poète enterré à Penyengat, une île que l'on peut voir, par temps clair, depuis à peu près l'endroit où ces bateaux sont mis à l'eau. Aucun de ces noms n'a été choisi pour une course de bateaux par quelqu'un allant chercher dans un dictionnaire. Ils ont été choisis parce qu'un enfant de neuf ans, ou son père, ou le père de son père, connaissait déjà l'histoire par cœur — de la façon dont on connaît une histoire qu'on vous a racontée avant même de savoir que c'était une histoire.

La troisième couche, c'est la mer qui parle d'elle-même, simplement. Lumba-Lumba. Kuda Laut. Todak Biru. Belanak Puteh. Personne n'a besoin d'une légende pour nommer un bateau d'après un dauphin. C'est le registre du pêcheur, pas celui du sultan — le registre des hommes qui savent reconnaître un mulot d'un autre mulot et le bleu d'un espadon de tout autre bleu, et qui posent ce savoir directement sur la coque sans l'habiller.

Et puis il y a la quatrième couche, celle que je me surprends à aimer le plus, parce que c'est la couche qui prouve que la tradition est toujours vivante plutôt que conservée sous verre. Upin et Ipin, tout droit sortis de la télévision. Kurama, un renard à neuf queues d'un dessin animé japonais, naviguant sur une crique de Riau. Nemo. Sniper. Gengster. Un numéro, juste parce qu'un garçon aime un numéro et que c'est raison suffisante. Quelque part dans une cabane à Bintan, un enfant choisit entre cinq cents ans de généalogie royale malaise et un démon-renard tiré d'un anime, et choisit le démon-renard — et ce n'est pas une perte de culture. C'est à quoi ressemble une

culture vivante, vue de l'intérieur. Elle n'arrête jamais de se nourrir.

Et une fois, cette année, sans aucune fanfare, une petite voile est sortie sous le nom de ma fille. Inscrit sur la feuille entre deux autres, comme s'il avait sa place exactement autant qu'eux, parce que, selon les règles de cette flotte, c'est bien le cas. Elle est, après tout, elle aussi nommée d'après l'océan.

Il y a encore un nom sur lequel il vaut la peine de s'attarder avant que je ne referme ceci. Nakhkoda Ninggal — le capitaine qui est parti. Quelqu'un, dans quelque kelompok, un certain matin, a choisi ce nom pour son bateau, et je ne sais pas s'il pensait à Zakir, ou à son propre capitaine, ou à personne en particulier, de la façon dont une phrase peut simplement arriver parce qu'elle est vraie et qu'il est temps de la dire. Mais je l'ai lu sur la feuille et j'ai dû m'arrêter un instant. Voilà ce qu'il en est d'une flotte de près de deux cents noms : la plupart sont des garçons qui friment, ou des pères qui s'attendrissent, ou une blague qui n'a de sens que sur cette seule plage — et puis, de temps à autre, sans prévenir, l'un d'eux est une élégie, qui navigue.

Chapitre Quatre

Appeler le vent — 18 décembre 2014

Le département du tourisme avait commandé quelque chose d'inhabituel : une démonstration de course de jongs pour un groupe de champions de planche à voile en pause dans leur circuit compétitif. C'était le genre de collision interculturelle que Bintan produit de temps à autre — l'élite mondiale d'un sport de vent, soudain curieuse d'une version miniature qu'elle n'avait jamais rencontrée.

Nos deux kelompok locaux étaient rivaux en temps ordinaire — de vrais rivaux, chacun défendant durement son propre honneur pendant une course. Mais celle-ci semblait plus grande que la rivalité, et les responsables des deux groupes le comprenaient. C'était une occasion de montrer à des étrangers, des gens qui comprenaient l'excellence sportive sous un angle entièrement différent, ce que nous étions réellement en train de bâtir à Teluk Bakau.

Nous nous sommes préparés la veille au soir, rien d'élaboré — l'essentiel de l'hospitalité, fait avec intention. Nous avons préparé une boisson d'accueil à partir de ce que la terre nous donnait : racine de gingembre, citronnelle cultivée sur place, fleurs de roselle indonésienne, quelques autres épices que je ne saurais plus nommer précisément si l'on me le demandait. Les gens veulent toujours la recette exacte, comme si la formule était ce qui comptait. Elle ne l'a jamais

été. Cette boisson n'était pas faite pour être reproduite. Elle était là pour dire quelque chose : nous offrons notre cœur, fait de ce que nous avons, préparé avec soin pour votre arrivée. C'est le langage du Sekapur Sirih — l'offrande de feuille de bétel et de chaux qui porte un sens au-delà de l'objet lui-même, le sirih représentant le respect et la générosité, façonné en forme de cœur ; le kapur, la chaux, représentant la pureté du cœur en dessous.

C'était presque le solstice — ce moment de l'année où le jour et la nuit retrouvent leur équilibre, où l'année bascule. La veille de la démonstration, assis avec quelques anciens, l'air autour de nous empli de fumée de kretek, ces volutes parfumées au clou de girofle, toute la scène troublée seulement par des paroles murmurées et le reflet du clair de lune sur l'eau. Zakir m'a pris à part.

« Appelle le vent », a-t-il dit.

Ce n'était pas vraiment une requête. C'était plus proche d'un constat sur ce qui devait se produire ensuite. Zakir ne suggérait pas les choses à la légère. Il le demandait parce qu'il croyait que c'était possible, parce qu'il comprenait quelque chose sur l'intention et la mer que je n'étais moi-même qu'à mi-chemin d'apprendre.

La demande

Je suis loin d'être un chaman. Je n'ai aucune formation en la matière. Ce que j'avais, à ce moment-là, c'étaient des années sur l'eau, quelques vrais succès, beaucoup d'échecs, et un respect qui s'approfondissait lentement pour les

forces, quelles qu'elles soient, réellement à l'œuvre lorsqu'on fait courir un bateau que personne à bord ne dirige. Mais quand Zakir dit une chose pareille, on écoute.

Cette nuit-là, je me suis assis seul sous les étoiles. Ciel dégagé, le genre de clarté qu'on n'obtient que sous les tropiques, loin de toute lumière de ville — la Voie lactée non pas comme une idée mais comme le fleuve dense de lumière qu'elle est réellement.

J'ai demandé.

Pas avec l'arrogance de quelqu'un certain que cela fonctionnerait. Pas avec l'assurance d'un homme qui aurait déjà fait cela et en connaîtrait la technique — je ne l'avais jamais fait, et je ne la connaissais pas. J'ai demandé avec intention, une intention claire, mais avec l'humilité à ses côtés, et cette humilité a compté plus que je ne m'y attendais. Il y a une vraie différence entre appeler et commander, entre demander et exiger.

Vent, si tu le veux bien, si cela sert à quelque chose — nous aurions besoin de ton aide demain.

C'est assez proche de ce que j'ai réellement dit, même si je ne pourrais pas en répéter les mots exacts aujourd'hui si on me le demandait. C'était le cadre qui comptait, pas la formulation : non pas j'ai besoin de ceci, mais nous demandons, avec respect, et nous comprendrons si la réponse est non.

Ce que le vent a rendu

Le vent du nord, lorsqu'il est arrivé, était d'abord timide. Le matin s'est levé sans fanfare, doux, rien qu'on aurait pu appeler un vent de course. Mais tout au long de la journée, il n'a cessé de forcer — pas violemment, pas par rafales, simplement de façon régulière, persistante, jusqu'à ce que, l'après-midi venue, il souffle un solide vingt nœuds sous un soleil éclatant.

Conditions parfaites.

Les véliplanchistes sont retournés faire courir leurs planches sur cette eau même que nous venions, par quelque moyen que ce soit, de rendre parfaite pour eux. Nous n'avons pas plié bagage. Nous sommes restés, continuant d'honorer le vent — non pas comme une ressource que nous aurions utilisée et pouvions désormais jeter, mais comme une présence que nous avions demandée et qui nous avait été donnée.

Les jongs ont vraiment pris vie cet après-midi-là, réglées désormais sur une force de vent qui correspondait exactement à la coque et à la voile, et nous avons couru — de manière informelle, sans argent à gagner, sans tableau des scores, sans trophée attendant au bout. La récompense était déjà là : bonne nourriture, bonne compagnie, et, plus que l'une ou l'autre, bon esprit.

J'ai passé une vie entière entouré de gens compétitifs. J'ai navigué avec des hommes qui voulaient désespérément gagner, qui en portaient une faim réelle. Mais il y a quelque chose de différent à faire courir des jongs avec le respect de

quelque chose de plus grand que soi dans la pièce. L'énergie ne devient jamais mauvaise. La compétition ne bascule jamais tout à fait dans le jeu à somme nulle.

La magie, qu'on y croie ou non, reste une part réelle de ce jeu — et je veux être prudent avec ce mot, car je ne parle pas de superstition, ni de cette pensée magique qui confond corrélation et cause. Je parle de la magie comme capacité d'agir — de manifester quelque chose, de le faire advenir par une intention concentrée et une action précise, les deux œuvrant ensemble plutôt que l'une se substituant à l'autre. On règle d'abord le côté technique — le gréement, le réglage, l'équilibrage, toute la science et la mécanique de la journée — et ce n'est qu'une fois cela maîtrisé qu'on peut se relâcher dans ce qu'il y a en dessous. C'est seulement alors qu'on peut regarder les esprits jouer.

Bule Kampong et Planet

À ce moment-là, nous nous connaissions tous intimement — pas seulement les noms et les histoires de famille, mais le caractère. Les forces, les faiblesses, la fierté, l'arrogance, la générosité. Les jongs, étant des extensions de nous-mêmes, portaient tout cela avec nous dans l'eau.

Nous n'étions pas venus pour une masterclass donnée par quelque enseignant extérieur. Nous étions venus jouer cet art ensemble — une masterclass sans maître, rien que des joueurs. Dans l'arène de la course, les jongs se comportaient comme de petits gladiateurs, se

livrant bataille pour le simple droit de franchir une ligne les premiers, et le vrai cadeau n'a jamais été de savoir qui la franchissait. Il était dans la façon dont chaque bateau révélait son propre caractère, incarné dans le bois et la voile et rien d'autre.

Nous avions ce jour-là juste assez de bateaux présents pour bien nous suivre les uns les autres — pas tant que l'attention se disperse et que tout l'ensemble perde son centre. Les courses à cent bateaux ont leur propre genre d'énergie, leur propre intégrité. Mais à cette échelle plus réduite, sept ou huit bateaux courant sérieusement, on voit quelque chose de plus intime. On ne voit pas seulement qui gagne. On voit comment chaque bateau gagne. On voit sa personnalité.

Ma propre Bule Kampong a quelques particularités que j'ai vues apparaître au fil des années à la faire courir. Quand elle se retrouve en tête, quand elle mène vraiment, elle semble devenir nerveuse à l'idée d'être seule là-bas. Elle ralentit, presque exprès, attendant que le reste de la flotte comble l'écart. Ayant perdu son propre élan à faire cela, elle doit alors se frayer une place dans le peloton, depuis une position compromise, maladroitement. Et pourtant, une fois réengagée, elle franchit la ligne d'arrivée en semblant célébrer la course de tous les autres plus que la sienne.

L'un des champions de planche à voile avait essayé Bule Kampong tôt ce jour-là — l'avait fait naviguer un moment, en avait pris la mesure avant que les vraies courses ne commencent. Elle s'est comportée exactement de la même façon pour lui qu'elle se comporte pour moi. Partie en tête,

devenue nerveuse, ralentie, laissant les autres la rattraper. Il a compris cela immédiatement — un esprit rationnel, un homme qui allait ensuite remporter l'or olympique dans sa propre discipline, luttant tout du long contre le grand argent et un champ montant de sports plus récents. Il a saisi, tout de suite, que ce petit bateau de bois essayait de lui enseigner quelque chose sur l'attitude.

Voilà ce qu'il en est des jongs. Elles ne vous laissent pas tricher. Elles vous révèlent, que vous ayez prévu de l'être ou non.

Planet était une tout autre bête — un cheval sauvage de bateau, prompt à emboutir tout ce qui se trouvait à proximité, semblant plus intéressé à semer un peu de trouble qu'à tenir une trajectoire nette. Mais rapide. Mon Dieu, qu'elle était rapide. Certaines des plus belles navigations que j'aie jamais observées sont sorties de Planet en plein cœur du chaos le plus total qu'elle causait — un bateau qu'on ne pouvait jamais tout à fait contrôler pleinement, qui avait clairement des intentions bien à elle.

Ce que cela signifiait vraiment

Plus tard, une bouteille de tequila ouverte une fois les cérémonies terminées, les deux frères sont restés — l'un planchiste fou, vivant un peu trop bien pour une carrière de compétition, farouchement indépendant dans sa tête ; l'autre le rationnel, le champion olympique, un homme qui avait bâti toute sa carrière sur la discipline, contre l'attrait du grand argent et des sports plus faciles.

Nous avons parlé tard dans la nuit.

Ils comprenaient quelque chose, viscéralement, qu'on n'apprend vraiment qu'en affrontant sérieusement la compétition au sommet d'une discipline : que l'attitude, que le mental, fait toute la différence dans la victoire. Que rien n'est aussi figé qu'il n'y paraît. Ils voyaient dans les jongs exactement ce qu'ils avaient déjà appris à voir dans leurs propres sports — le triomphe de la concentration sur les circonstances, de l'intention sur le doute, le sentiment que l'excellence, où qu'on la trouve, se construit à partir de la même poignée d'éléments invisibles : la clarté du but, un état mental auquel on peut vraiment s'accrocher, un refus d'accepter une limite comme définitive simplement parce qu'elle l'a été jusque-là.

Je ne pense pas que la jong leur ait appris quoi que ce soit qu'ils ne savaient déjà quelque part. Je pense qu'elle n'a fait que le confirmer, sous une forme assez petite et étrange pour qu'ils doivent s'y arrêter un instant avant de reconnaître leur propre sport qui les regardait en retour.

Voici ce que je veux que vous compreniez à propos de l'appel au vent, si vous ne retenez rien d'autre de ce chapitre : si cela a marché, ce n'est pas parce que je détiens un pouvoir que je n'ai pas vraiment, mais parce que demander avec humilité est en soi une forme d'attention concentrée. Parce que respecter quelque chose de plus grand que soi vous met en phase avec des forces déjà en mouvement, indépendamment de vous. Parce que ce que nous appelons magie, la plupart du temps, n'est en réalité que le moment où la clarté intérieure rencontre par hasard la circonstance

extérieure, et où quelque chose en vous remarque cette rencontre.

Le vent ce jour-là n'avait rien d'inhabituel pour un mois de décembre dans l'archipel de Riau — les conditions changent ainsi à cette saison, simplement et souvent. Mais le moment semblait exact. L'intensité semblait exacte. Peu importe ce que c'était, cela semblait relever du mérite plutôt que de la chance.

Concrètement, cela nous a permis de montrer à une poignée de visiteurs — des gens déjà excellents dans leur propre domaine — exactement ce que nous construisions tranquillement à Teluk Bakau. Non pas comme une curiosité qu'ils admireraient avant de passer à autre chose. Non pas comme une pièce de musée. Comme un art vivant. Comme une discipline qui demande tout à la fois : la technique, l'intuition, la communauté, le respect de forces qu'on ne contrôle pas, et un cœur assez pur pour laisser le vent le traverser de part en part.

Quand on apprend que demander avec humilité fonctionne mieux qu'exiger avec certitude, on a appris quelque chose qui a très peu à voir avec la course de jong en particulier. Zakir a essayé de me le dire dès la toute première semaine où je l'ai connu. Le bateau n'a jamais vraiment été ce qui comptait. Le bateau n'est que l'instrument qu'on tient par hasard pendant qu'on apprend quelque chose sur soi-même.

Interlude

Quatre demandes à l'esprit

Je l'ai trouvé sur un demi-feuillet déchiré, glissé dans un vieux carnet, moitié en français, moitié en malais, non daté, inexpliqué. Je pense l'avoir écrit la veille d'une course, même si je ne saurais plus dire laquelle. Je l'ai laissé exactement tel que je l'ai trouvé — alternance de langues comprise — parce qu'une demande comme celle-ci perd quelque chose dès qu'on essaie de la lisser en une seule langue.

*Quatre demande au esprit, de l'eau (l'océan),
de l'air (le vent)*

Rapide (le temps), léger (gravité)

Les trois pour la course

*Asalamualaikum nabi air saya mau numpang
main di atas air tolong lajukan jong saya*

*Les anges de la mer, il y en a beaucoup, on
ne peut pas les appeler un après l'autre.*

Permission d'aller vite et en sûreté.

Approximativement, si vous en avez besoin en français, même si je serais tenté de dire que cette approximation est justement le propos : quatre demandes à l'esprit — de l'eau, de l'océan ; de l'air, du vent. La vitesse, pour le temps que cela prend. La légèreté, contre la gravité. Ces trois-là, précisément, pour la course. Que la paix soit sur toi, esprit de l'eau — je veux seulement jouer un moment à ta surface ; je t'en prie, porte ma jong. Les anges de la mer sont nombreux. On ne peut

pas les appeler un par un. Permission d'aller vite, et en sécurité.

Je ne sais plus si j'ai écrit cela parce que je croyais que ça aiderait, ou parce que l'écrire était la seule façon que je connaissais de tenir à la fois le désir et l'humilité — le désir de gagner, et la certitude que rien de tout cela ne dépendait vraiment de moi. J'en suis venu à penser que c'est peut-être la même chose que Zakir voulait dire, chaque fois qu'il me disait de garder mon cœur pur avant une course. On demande. On n'exige pas. Et puis on laisse l'eau décider.

Chapitre Cinq

Ce que d'autres ont écrit

Pendant treize ans, j'ai construit tout cela surtout de l'intérieur — des mains de Zakir, d'essais et d'erreurs sur une plage, de tout ce qui m'a été transmis de biais, par fragments, à la façon dont se transmet le plus souvent cette tradition. Je n'étais pas parti à la recherche de ce que d'autres, en dehors de Teluk Bakau, avaient pu écrire sur la course de jong, surtout parce qu'il ne m'était jamais venu à l'esprit qu'il y aurait grand-chose à trouver. Il s'avère qu'il y a plus que ce à quoi je m'attendais, et moins que ce que j'aurais imaginé, et ces deux faits m'ont appris quelque chose.

Les traces écrites

L'Indonésie tient un registre officiel du patrimoine culturel immatériel, et la jong y figure — inscrite en 2016, sous la province des Kepulauan Riau, dans la catégorie des savoirs et pratiques concernant la nature et la mer. L'entrée est brève, presque clinique, comme le sont d'habitude les documents administratifs : un jouet en forme de voilier, mesurant environ un mètre à un mètre et demi de long, fabriqué en bois de pulai parce que le pulai flotte et va vite, joué pendant la mousson du nord à Penyengat et Bintan, et la mousson du sud à Lingga et Singkep, origine inconnue, « connu et transmis depuis le sultanat de Riau-Lingga ». J'ai relu ce dernier passage deux fois. C'est exactement le même haussement d'épaules

vague et honnête que je fais moi-même depuis treize ans chaque fois qu'on me demande quel âge cela a vraiment. Personne ne le sait. Ni le gouvernement, ni les historiens, ni moi. C'est simplement assez vieux pour que ses débuts se soient effacés avant que quiconque n'ait pensé à les écrire.

Il existe exactement un article universitaire que j'ai pu trouver qui étudie la course de jong directement plutôt qu'en passant — de l'université maritime de Tanjungpinang, s'il vous plaît, un travail de terrain mené dans un village de ma propre île, assez près de Teluk Bakau pour que je connaisse probablement certaines des familles concernées sans savoir que je les connais. Son intérêt porte sur l'éducation du caractère — ce que la course de jong enseigne réellement à un enfant, au-delà de la navigation elle-même. Leur liste se lit presque exactement comme la mienne le ferait : coopération, discipline, responsabilité, patience, quelque chose qu'ils appellent spiritualité et que j'appellerais probablement simplement respect. C'est une chose étrange et un peu émouvante que de voir un chercheur extérieur arriver indépendamment aux mêmes conclusions autour desquelles je construis tout un programme pour la jeunesse.

Se tromper de mot, avec douceur

Le même article répète une affirmation que j'ai vue ailleurs aussi, et il vaut la peine de la corriger ici, car j'ai probablement dit moi-même quelque chose de semblable sans vérifier. Il existe un mot plus ancien, djong, pour les grands navires

marchands hauturiers de l'ancienne Java et du monde malais — des vaisseaux qui pouvaient atteindre mille tonnes ou plus, les navires dont les premiers commerçants européens parlaient dans leurs lettres. Ce n'est pas le même mot qui désigne la même chose que le bateau que je garde dans mon appentis. Le nôtre est petit, sans équipage, d'environ un mètre de long, construit pour la course plutôt que pour le transport de marchandises. Les deux traditions partagent un nom et, je suppose, le partagent pour une vraie raison — un vieux souvenir d'un grand navire replié, au fil des siècles, en un jouet qu'un enfant pouvait porter — mais elles ne forment pas un seul objet continu, et je ne veux pas continuer à laisser entendre que c'est le cas simplement parce que le mot partagé fait une plus jolie histoire. La version honnête est de toute façon plus étrange et meilleure : tout un vocabulaire de petits bateaux de course — jong ici, jong kate plus haut à Natuna, jong katil sur la partie continentale de Riau — a grandi indépendamment autour du souvenir de quelque chose de plus grand, comme une chanson populaire survit à l'événement qui l'a inspirée.

Des esprits frères que je ne savais pas avoir

La partie de cette lecture qui m'a vraiment surpris a été de découvrir à quel point j'avais apparemment eu de la compagnie depuis le début, sur des plages que je n'ai jamais visitées, sans qu'aucun de nous deux ne sache que l'autre existait.

À Johor, de l'autre côté du détroit, dans ce qui faisait autrefois partie du même monde de Riau-

Lingga avant qu'une frontière coloniale n'y soit tracée, un homme du nom de Lazim Atan a passé des décennies à construire des jongs avec ce même bois de pulai, dans des villages aux noms — Tanjung Surat, Pontian — qui pourraient tout aussi bien figurer sur une carte de Bintan. Ses bateaux de course mesurent un peu plus de deux mètres, pèsent moins d'un kilo et demi avec la voile, et par six ou sept nœuds de vent ils font environ quatre nœuds sur l'eau — des chiffres assez proches de mes propres bateaux pour que je me sois surpris à faire la comparaison presque malgré moi, comme on comparerait l'écriture d'un inconnu à la sienne.

À Singapour, plus loin encore, une famille qui fait remonter ses propres racines à un village appelé Keban, ici même dans les îles Riau, s'efforce depuis des années de ramener la jong et son cousin habité, le kolek, sur les rivages de Singapour, après des décennies où la tradition s'y était éteinte. J'ignorais que Singapour avait un jour connu cette pratique. J'avais supposé, comme on suppose des choses sur les lieux qu'on n'a fait que longer en mer, que cela appartenait entièrement à ce côté-ci du détroit. Il s'avère que tout l'archipel du nord formait un seul tissu continu de cette pratique, avant que les frontières modernes ne commencent à le découper en récits nationaux séparés, chaque côté finissant par oublier à quel point le motif traversait autrefois l'autre.

Et plus loin encore — le Sarawak, de l'autre côté du pays tout entier, conserve sa propre tradition de la jong, lancée, pour autant qu'on puisse le retracer, par un officier de district colonial en

1949, avec des catégories de course et des noms de bateaux qui n'ont presque rien en commun avec les nôtres, sinon le seul mot jong lui-même. Je ne sais pas encore trop quoi faire de cette découverte. Peut-être rien. Peut-être est-il simplement utile de savoir que le mot a voyagé plus loin que la tradition, et qu'en chemin il a fini par mener une vie entièrement séparée.

Ce que personne n'a encore écrit

Voici ce qui m'a le plus surpris, et ce à quoi j'aurais probablement dû m'attendre : personne n'a écrit le livre. Pas un vrai. Il existe des propositions, des comptes rendus de festival, une entrée de registre gouvernemental, un article de colloque, une bonne dose d'enthousiasme des offices de tourisme, et une poignée de très bons articles de journalisme — mais personne ne s'est assis pour essayer de tenir ensemble tout cela, l'artisanat et les esprits et les courses et les enfants et Zakir et tout ce qui s'est passé cette improbable nuit de décembre 2014, en un seul endroit.

Je trouve cela à la fois intimidant et, je l'admets, un peu grisant. Treize ans plus tard, il s'avère que je n'ajoute pas un chapitre à une étagère existante. Je construis l'étagère.

Ce que cela change au livre que j'écris

Pas grand-chose, honnêtement, et c'est bien là la véritable découverte sous tout cela. La recherche extérieure ne corrige pas mon souvenir de ce que Zakir m'a enseigné, ni de ce qui s'est passé sur la

plage en 2013, ni de ce que le vent a réellement fait en 2014. Ce qu'elle fait, c'est placer tout cela à l'intérieur de quelque chose de plus grand que mon propre souvenir — un registre gouvernemental qui reconnaît que la jong mérite d'être protégée, un historien qui a retracé la même lignée Johor-Riau-Lingga que je n'avais entendue que de seconde main, un article universitaire qui a observé un village d'enfants apprendre les mêmes leçons que les miens, une famille à Singapour qui essaie de ramener à la vie exactement la même chose, à une heure de bateau d'ici.

Il s'avère que je n'étais jamais vraiment seul dans tout cela, même durant les années où j'en avais l'impression. Je n'étais simplement pas encore parti à la recherche des autres.

Chapitre Six

La Jong School — 21 juin 2025

Pendant treize ans, rien de tout cela n'avait de nom au-delà de celui que tout le monde utilisait déjà — le jeu de jong à Planet Samudra, le truc du samedi, comme les gens voulaient bien l'appeler cette semaine-là. Cela n'avait pas besoin de nom. Cela avait besoin d'une plage, d'une marée, et de quelques mains pour tenir les voiles stables jusqu'au lancement.

Cela a changé le vingt et un juin 2025 — un samedi, comme il se doit, puisque presque tout ce qui compte dans cette histoire semble se produire un samedi. Nous nous sommes réunis au Planet Samudra Café, le même café qui accueillait tranquillement des courses de jong depuis 2012, et nous avons rendu la chose officielle. Pas parce que l'informalité avait jamais posé problème. Parce que l'informalité a un plafond, et que nous le heurtions depuis un moment.

Le raisonnement, consigné dans le procès-verbal ce jour-là, était assez clair pour que je vous le donne tel quel : ce qui avait commencé comme le jeu traditionnel de la jong, organisé régulièrement à Planet Samudra depuis 2012, avait, au fil des années, commencé à attirer des visiteurs étrangers — des touristes qui voulaient regarder, puis qui voulaient comprendre, puis qui voulaient savoir s'ils pouvaient apprendre. Cet enthousiasme, suffisamment constant pour que nous ne puissions plus le traiter comme une

curiosité, est ce qui nous a poussés vers quelque chose avec un vrai nom et une vraie structure : Jong School Planet Samudra.

Le but, tel que nous l'avons écrit, était de préserver la culture malaise — spécifiquement le jeu de la jong — afin que la tradition de la construire et d'y jouer ne disparaisse pas, et de faire découvrir cette culture, la version particulière de Bintan, à des gens venus de l'extérieur, en construisant une école où tout enfant, local ou étranger, pourrait entrer et apprendre.

Je suis devenu président ce jour-là, ce qui signifie surtout que je suis celui qui répond au téléphone. Rajuna est devenue secrétaire. Amie — ma femme, qui supporte tout cela depuis bien avant que ça n'ait un nom — est devenue trésorière, un rôle qu'elle remplissait plus ou moins déjà depuis plus d'une décennie sans le titre. Dimastyo, Yani, Azura et Toni sont devenus membres, les gens qui se présentent réellement, qui débarrassent la plage, qui maintiennent tout debout les matins où je ne suis pas là pour le tenir moi-même.

Je ne prétendrai pas que la paperasse ait beaucoup changé les matins réels sur la plage. La marée se moque de ce qui est écrit dans un compte rendu de réunion. Mais quelque chose a bougé, tranquillement, dans la façon dont le village lui-même percevait ce que nous faisions. Une école enregistrée peut demander au kepala desa une lettre de soutien. Une école enregistrée peut entrer dans le bureau du tourisme et être prise un peu plus au sérieux qu'un Français et ses amis qui aiment naviguer avec des bateaux-jouets. Et une

école enregistrée, quand la mémoire de Zakir a eu besoin d'un endroit permanent où vivre, avait une véritable institution derrière elle, au lieu de simplement mon propre souvenir, qui s'estompe un peu plus chaque année, comme celui de tout le monde.

Nous l'avons appelée Planet Samudra parce que c'est le nom du café qui l'a accueillie depuis le tout début, et parce que Planet est aussi le nom de l'un de mes deux jongs originales — la sauvage, qui l'est toujours, moins maîtrisée que Bule Kampong ne l'a jamais été, plus rapide aussi. Il m'a semblé juste de laisser l'école porter dans son nom un petit morceau de cette même fougue.

Sa portée m'a surpris plus encore que la paperasse. Nous organisons désormais des ateliers sur mesure pour des écoles internationales, et les enfants qui y passent sont venus d'aussi loin que le Brunei, Singapour, la France, la Chine, le Bangladesh et l'Australie — en plus des ateliers pour adultes que nous proposons à quiconque est assez curieux pour demander. Le jour de course lui-même a dépassé la simple course : des artistes locaux, des musiciens et des danseurs partagent désormais le sable avec les bateaux, du dangkung traditionnel aux performances avant-gardistes du collectif Taktido, musique et danse malaises chorégraphiées autour de la forme même de la jong. Des anthropologues et des chercheurs viennent maintenant aussi à Teluk Bakau, pour observer et enregistrer quelque chose qui a commencé avec une poignée d'entre nous sur une plage. Je ne considère rien de tout cela comme une distraction face à la course. Je le considère comme

la même chose que la paperasse de constitution, en réalité — la preuve que cela était devenu quelque chose qui méritait un nom.

Treize ans après qu'un groupe d'enfants a attiré mon attention sur une plage le jour de l'An, cela avait enfin son propre nom. Je ne suis toujours pas entièrement certain que la jong en avait besoin. Mais les gens qui l'apprenaient, si, et c'est, au fond, pour eux que tout cela a toujours été fait.

Chapitre Sept

Course du Jong Utara — janvier 2017

J'ai tenu un journal cette semaine-là, du genre qu'on écrit à moitié endormi, dans les interstices que le calendrier des courses vous laisse. Je l'ai retrouvé en fouillant de vieux fichiers pour ce livre, et j'ai décidé de le laisser presque tel qu'il avait été écrit plutôt que de le lisser en quelque chose de plus soigné. Il se lit un peu différemment du reste de ce livre — plus haché, plus proche de l'heure réelle où il a été écrit — et je pense que cela vaut la peine de le garder ainsi.

2 heures du matin, vendredi 27 janvier

Un café fort maintient le jury éveillé assez longtemps pour terminer l'inscription et le tirage au sort. Deux cent quarante jongs inscrites, réparties en deux catégories, un représentant de chaque village tirant sa position de ligne. Nous avons limité l'inscription à quinze jongs par groupe cette année, pour permettre au plus grand nombre de villages possible de participer, plutôt que de laisser quelques grands groupes évincer les plus petits.

Le tirage à la main est son propre petit rituel, un peu comme un lancer de dé — des doigts chanceux, en plus d'un bon réglage, apportent leur propre avantage au jeu. Questions techniques mises à part, notre équipe de jury est à ce stade expérimentée, dévouée, et pour la plupart

méconnue — les véritables héros de l'ombre de toute course.

Les haut-parleurs, les micros, la voix sur le système de sonorisation, tout cela apparaît quelque part vers le milieu de la nuit, testé sur une chanson locale et quelques blagues pour garder l'ambiance légère pendant que tout le monde travaille.

La maison de la jong se remplit de corps endormis, des gens arrivant tôt de Tembeling. Nous allumons le four à pizza pour un visiteur coréen arrivé sans prévenir. Pizza pour tout le monde ensuite, tables pleines, sirop de fruit de muscade qui circule, quelques bières pour les joueurs — un vrai creuset culturel. Le secret d'une bonne fête, j'en suis venu à le penser, c'est la générosité et l'attention aux détails. Notre petit café, Planet Samudra, fait ce qu'il fait toujours : il accueille.

6 heures du matin, samedi 28 janvier

Les flottes arrivent.

Nous avons dégagé le terrain mieux que jamais cette année, avec une armée de douze ouvriers envoyés par le Kantor Desa. La pause vient avec des collations, de la sueur et de bonne humeur. Tunas Muda se présente pour une session de gotong royong afin d'aider à régler les derniers détails et finir de nettoyer la plage.

Les ailes se déploient l'une après l'autre, saluées par le lever du soleil — l'un de mes moments préférés de tout l'événement. Les anges de la mer, prêts à jouer.

Ne vous laissez pas tromper par le mot anges, cependant — eux aussi rivalisent. Je me fais mordre par un gros mille-pattes, ce qui rappelle à Eka le mille-pattes tatoué sur sa propre poitrine. Nous en plaisantons, je lui montre mon tatouage de dauphin, et je le préviens que les dauphins se vengeront. C'est ce qu'ils font. Sa jong casse en pleine course. La guerre rituelle sur le parcours de course — j'en suis venu à le penser — est ce qui maintient la paix sur terre.

Le vent se lève tout au long de la matinée, mais la marée, exceptionnellement haute, donne à chacun l'occasion de discuter, de régler son gréement et de s'occuper des derniers détails, tandis que les enfants, attirés par le sable comme par un aimant, inventent des jeux trop compliqués et créatifs pour qu'aucun adulte ne puisse vraiment les suivre.

Nous avons un « visiteur important » cette année — le ministre du Tourisme, venu assister à l'ouverture de la course. Le kepala desa de Teluk Bakau se présente pour prononcer un discours ; le tourisme en prononce un aussi. Mais la mise en scène politique va un peu plus loin que je ne le voudrais, et j'interviens pour rétablir les faits : les vrais héros ici sont les joueurs de jong, les artisans qui maintiennent ce jeu vivant, pas les officiels debout à côté d'eux pour la photo. Malgré tout, la visibilité compte — le symbole voyage désormais, jusqu'à Jakarta, et il y a une réelle chance que cela ouvre des financements pour de futurs événements. Ce matin-là, devant le ministre, je garde surtout mes réserves pour moi-même quant à la façon dont ce financement a tendance à arriver.

Je m'étais trompé en pensant que la page s'arrêtait là. Il s'avère que mes propres notes de cette semaine-là se poursuivaient sur deux jours de plus, classées et oubliées jusqu'à maintenant — voici donc le reste de ce qui s'est réellement passé lors de cette course, à partir du samedi après-midi.

Je n'avais jamais vu autant d'appareils photo. Des photographes avec du matériel qui aurait pu financer tout l'événement pendant des années, tout cela au service d'un monde obsédé par les médias, où la présence en ligne est ce qui compte. Mais une photo qui ne montre rien de réel finit par perdre tout son sens. La presse, cette semaine-là, était surtout politique — un jeu de cache-cache, des noms mis en avant, des affirmations qui ne tenaient pas vraiment debout, tout cela un peu déconnecté de ce à quoi ressemble réellement la vie du village vue de l'intérieur. Plus de dix articles ont été écrits sur ce week-end. Pas un seul ne nommait les véritables artisans, ni les véritables sponsors. Les racines de l'histoire sont toujours souterraines, cependant. C'est ce qui permet aux fleurs de sortir ailleurs.

Avant toute chose, voici l'esprit de l'océan : les gens qui respirent ses vents, brûlés de soleil et à la peau salée, leur savoir-faire, leurs superstitions, leur sagesse et leurs folies, les vraies rides profondes de leur histoire, le drame et les larmes de joie qu'elle contient, leurs enfants courant à la rencontre des baisers que la mer envoie à la terre, les ibu-ibu encourageant depuis le rivage leurs guerriers de la liberté, tout cet esprit de famille démesuré qui se manifeste pour célébrer le simple fait d'être ensemble. Les visages sont familiers.

Une étincelle dans le regard de quelqu'un suffit à tout transmettre. Un sourire dit ce que mille mots ne sauraient exprimer. Tout le temps semble se rejoindre, là, en ce seul instant présent.

Les rivalités maintiennent le jeu vivant, les jongs entretenues, testées, réparées jusqu'au moindre détail. Les commérages, eux aussi, font partie de la dimension psychologique du jeu. Mais j'ai appris quelque chose, autrefois, auprès d'autres gens de mer, porté par une chanson : dépose les commérages sur le bout de tes ailes, décolle, laisse le vent les balayer de tes plumes, et laisse-les derrière toi, où que le murmure de leur présence disparaisse. Puis vole libre.

Le vent a tenu. Toutes les prévisions annonçaient de fortes pluies ce jour-là, et pas une goutte ne s'est matérialisée — la pluie est restée au large, au-delà de ce qu'aucun de nous ne pouvait voir. La croyance selon laquelle la pluie peut être invoquée, ou chassée, est encore bien vivante ici. J'ai vu la même croyance dans des cultures mélanésiennes ailleurs dans cet océan. Et peut-être que, quelque part dans l'ombre de l'intention silencieuse de quelqu'un, un peu d'aide de ce genre avait sincèrement été demandée.

Il faut être prêt à sacrifier sa jong par vent fort. Un accident — ce que nous appelons un mariage — est ce qui empêche une jong de franchir la ligne. Marie-toi plus tard. Pas pendant que tu cours.

Une fois la petite catégorie terminée, la marée est redescendue et nous nous sommes tous tournés vers la préparation des grandes flottes. Pendant la pause déjeuner, des enfants venus sans groupe se

sont mis à demander autour d'eux des jongs à emprunter — l'ambiance se propageant comme elle le fait, un enfant à la fois, jusqu'à ce que la moitié de la plage leur appartienne à nouveau.

L'après-midi a apporté des batailles épiques. Planet, l'une de mes toutes premières jongs, a pris la première place aux éliminatoires. Elle allait échouer en finale — ce qui, si vous avez lu jusqu'ici, est exactement le genre de chose que fait Planet.

Vers quatre heures, la plupart des jongs perdantes avaient été pliées et emportées. Ce qui restait, c'était la crème de la crème, gardée pour la finale du lendemain, aux côtés de la course des enfants. Ce soir-là, le café s'est rempli de kitesurfeurs qui avaient profité du même vent, et quelque part au milieu de tout cela, nous sommes officiellement entrés dans l'Année du Coq du calendrier lunaire chinois — pas un mince événement, pour une communauté aussi tournée vers l'océan, sous une lune aussi magnifique.

La plupart des photographes et des officiels étaient déjà partis à ce moment-là, même si quelques-uns ont tenté de revenir en discutant, visiblement piqués de ne pas avoir été invités à ce qui suivait. Une petite confrontation avec un officier de l'armée essayant d'affirmer son autorité s'est terminée comme la plupart le font ici — quelques phrases d'excuse, et il a reculé. On ne peut pas faire taire un mouvement comme celui-ci sans provoquer une émeute. C'est des ancêtres et de la tradition dont nous parlons. Les kitesurfeurs ont gardé leurs distances pour le reste de la

soirée, beaux joueurs malgré tout, applaudissant tout aussi fort.

Dimanche 29 janvier

Le vent est tombé. Calme plat — contre toute prévision, encore une fois. Alors nous avons fait ce qu'on fait dans ces cas-là : nous nous sommes assis, nous avons nagé, rattrapé nos conversations, regardé les nuages, guetté les banderoles pour la moindre risée qui vaudrait la peine d'être chassée.

Nous avons dégagé la plage pour les danseurs. La troupe s'est produite face à la terre, et non face à la mer, comme pour laisser l'océan lui-même s'exprimer à travers leurs gestes, plutôt que l'inverse.

Le vent a commencé à revenir, et nous sommes enfin arrivés aux finales. Mais au moment de la super finale des grandes jongs, il avait dépassé les 15 nœuds, prenant tout le monde par surprise — les joueurs se précipitant vers les plombs de lest, deux personnes tenant une même jong stable pendant qu'on ajustait une dernière fois son gréement, et puis, soudain, les jongs volaient, avec à peine un peu d'eau sous elles.

Et juste au moment où je croyais que tout était enfin en ordre, le vrai moment fort de tout le week-end s'est révélé être les enfants. C'était leur tour maintenant, et ils l'avaient attendu deux jours entiers. Quelque chose s'est emparé d'eux tous en même temps, et au lieu de courir le petit parcours que nous avons installé, ils sont partis ensemble, en groupe, jusqu'à une ligne de départ loin sur la plage. Une vraie course. Et les gestes, les

postures, tout l'esprit de la chose s'est incarné d'un coup, d'une façon que je n'attendais pas. Oui. Les jongs sont vivantes.

Résultat de la Course du Jong Utara, 2017

JONG KECIL (petite jong)

1er : Satu Hati, Junjung Budaya, Dompok

2e : Kasturi, Junjung Budaya, Dompok

3e : Motor Plus, Tok Yon, Teluk Bakau

4e : Dekrow, Selat Manila, Kete Tengah

JONG BESAR (grande jong)

1er : Asdka, Budaya Melayu, Dompok

2e : Badang Bintan, Tunas Muda, Teluk Bakau

3e : Tameng Sam, Sekapur Sirih, Teluk Bakau

4e : Awang Kembali, Junjung Budaya, Dompok

Deux cent quarante jongs ont couru ce week-end-là, le plus grand rassemblement que Teluk Bakau ait connu jusque-là, et lorsque les journaux ont repris l'histoire quelques jours plus tard, le chiffre qu'ils ont imprimé correspondait exactement au mien. C'est un détail infime, un nombre qui se confirme lui-même entre un carnet et une coupure de journal, des années plus tard, mais c'est le genre de détail infime qui m'inspire davantage confiance dans le reste de ce que j'ai noté, à moitié endormi, sur trois jours de janvier, que dans la plupart de ce dont je me souviens sans lui.

Interlude

La recette des événements qui comptent

J'ai retrouvé cette liste dans un vieux fichier, non datée, sans autre titre que les mots que je lui avais donnés. Aucune phrase autour, aucune explication de son but — juste une liste, du genre qu'on écrit pour soi-même, pas pour quelqu'un qui lirait par-dessus son épaule. Je l'ai laissée exactement telle que je l'ai trouvée, parce que je ne crois pas pouvoir l'améliorer aujourd'hui, et parce qu'une liste comme celle-ci gagne davantage à rester intacte qu'à être expliquée.

Sens

Liberté

Penser par soi-même

Plaisir

Éthique de travail

Art

Vibration

Individus fougues

Créativité

Nourriture honnête

Impact minimal

Laisser un lieu en meilleur état qu'on ne l'a trouvé

Valeur accrue pour la communauté

Respect

Diversité

Flexibilité

Leadership, pas dictature

Cœur

Passion

Juste assez d'argent

Générosité

Temps

Contemplation

Vision

Encaisser les coups

Cadre

Beau temps

Bon moment

Bon endroit

Bonnes personnes

Bonne intention

Expérience

Attention au détail

Amitié

Je ne me souviens pas d'avoir écrit cela. Je me souviens seulement, en le relisant aujourd'hui, que c'est toujours vrai.

Chapitre Huit

Penyengat — 10 novembre 2013

Je me suis dit, dans une version antérieure de ce livre, que je n'avais pas de journal de Penyengat — que j'avais à la place une petite pile de photographies et du souvenir que Zakir gardait du voyage, transmis comme il transmettait la plupart des choses, un peu à la fois, jusqu'à ce que cela se reconstitue dans ma tête à partir de fragments que je n'arrivais pas toujours à remettre dans l'ordre. Cela ne s'est révélé qu'à moitié vrai. En reparcourant de vieux fichiers pendant que je rassemblais ce livre, j'ai retrouvé des pages dont j'avais oublié l'existence — un récit plus long, couché sur le papier peu après notre retour, tandis que toute la semaine était encore assez fraîche pour qu'on puisse la mettre en phrases. Je suis heureux de l'avoir retrouvé. Il comble ce que les photographies seules n'auraient jamais pu donner : le son de la chose, l'odeur de la fumée de kretek et de la marée basse, la forme des jours de part et d'autre de celui dont tout le monde se souvient.

Ce récit commence autour d'une table en pin que nous avons construite nous-mêmes quelques mois plus tôt — ce même bois durement gagné dont je vous ai déjà parlé ailleurs dans ce livre, cet arbre qui n'avait aucune raison de se dresser là où il se dressait. Nous nous rassemblons autour d'elle maintenant, l'air épaissi par la fumée de kretek et le son de voix basses et mesurées — jamais élevées, car élever la voix ne s'est jamais fait dans ce monde malais où nous essayions de nous faire

une place — réglant les derniers détails d'une expédition qu'aucun de nous n'avait encore tentée : emmener notre flotte à Penyengat, l'ancien siège du sultanat de Riau-Lingga, un centre spirituel du monde malais bien avant que quiconque ait songé à faire courir un bateau miniature sur ses plages.

Nous avions déjà vingt-quatre membres à l'époque, dans le kelompok que nous avons nommé Sekapur Sirih — un nom qui, je vous l'ai déjà dit, portait tout l'esprit de ce que nous construisions, mais je ne vous ai jamais dit ce que ces mots signifiaient réellement. Sirih, c'est la feuille de bétel : un symbole de respect, de générosité, de ce genre d'hospitalité qui coûte quelque chose à offrir. Elle pousse enroulée autour d'autres arbres sans jamais leur nuire, leur offrant un abri, et sa propre feuille a, si on la regarde bien, la forme d'un cœur. Kapur, c'est la chaux qu'on replie dans la feuille avec la noix — blanche, censée représenter la pureté du cœur sous tout le reste, mais prompte à devenir amère, comme tout ce qui est pur, si on la manipule sans soin. Douze de nos vingt-quatre membres couraient régulièrement à l'époque. Six étaient de tout nouveaux propriétaires, encore en train d'apprendre à écouter une coque. Nous étions assis autour de cette table avec du café et les kue qu'Amie faisait apparaître d'on ne sait où, et nous avons réglé une centaine de petits détails logistiques qu'aucun de nous n'avait jamais eu à résoudre auparavant, parce qu'aucun de nous n'avait jamais essayé de faire traverser trente bateaux en eau libre jusqu'à une autre île.

Ce qui est arrivé cette semaine-là en même temps que le bois, ce sont des mini jongs, à la taille des enfants, venues pour que les petits aient quelque chose à eux à tenir pendant que les adultes réglait les lignes et discutaient gentiment du réglage des voiles. Ils les portaient fièrement le long de la plage, sans vraiment courir encore, même si certains d'entre eux avaient déjà entamé quelque chose qui ressemblait furieusement à une course entre eux, sans surveillance, comme les enfants inventent toujours une version de ce que font les adultes dès que plus personne ne regarde d'assez près pour les arrêter.

Il y avait beaucoup de peinture fraîche cette semaine-là. De nouvelles sculptures. Eka, qui travaillait au bureau du gouvernement et venait de devenir le fier propriétaire de sa première jong, l'a levée à la lumière et a dit que c'était comme une femme qui se maquille avant de sortir. J'ai repensé à cette phrase plus qu'il ne le voulait probablement. On en apprend beaucoup sur un homme à la façon dont il manie sa jong. Vanité, ou respect ? Je n'ai toujours pas de réponse en laquelle j'aie entièrement confiance, treize ans plus tard.

À la fin de cette soirée, douze joueurs s'étaient engagés pour la traversée, avec trente-deux jongs entre nous. Les téléphones n'ont pas cessé de sonner longtemps après la tombée de la nuit — une camionnette, un bateau pour nous faire traverser de Tanjung Pinang jusqu'à Penyengat — et nous avons fixé le prochain rassemblement à la nuit suivante, pour tout charger.

Ils arrivaient un par un chez Kacamata — son père construisait aussi des jongs, dans un style différent de celui de Zakir, et l'endroit était en permanence plein de voiles ferlées et de frangipaniers, son autre obsession, plus douce. On y enregistrait le nom de chaque jong, ainsi que ses mesures, classées par catégorie de course. Tout était emballé correctement : voiles et mâts séparés des balanciers, outils mis en sacs, pièces détachées étiquetées. Les épouses menaient toute l'opération comme un bureau d'expédition, tandis que les hommes chargeaient un camion qui, à aucun moment, n'avait l'air de pouvoir vraiment contenir tout ce qu'il devait contenir.

*Photo : chargement des jongs chez
Kacamata avant la traversée vers Penyengat,
novembre 2013*

Je me souviens d'avoir consulté les prévisions de vent cette semaine-là et de ne pas avoir aimé ce qu'elles annonçaient. Novembre se trouve dans la couture entre deux moussons, imprévisible dans le meilleur des cas, et ce novembre-là a vu le plus grand typhon jamais enregistré déchirer les Philippines pendant que nous faisions nos bagages. Rien de tout cela ne nous a arrêtés. C'était notre première sortie en tant que kelompok, et il existe une forme d'engagement qui ne consulte pas les prévisions.

Nous sommes partis à six heures le lendemain matin — camions, motos, pas une place de libre nulle part, tout le monde à deux par siège. J'ai emmené la fille de Zakir, qui devait me servir d'assistante pour le voyage, comme le faisait toujours l'une de ses filles ou Amie quand j'avais

besoin d'une deuxième paire de mains et d'un peu de connaissance locale que je n'avais pas moi-même. Charger, décharger, recharger — du camion à pied jusqu'à la jetée puis au bateau — jusqu'à ce que nous soyons tous entassés dans un pompong, le petit ferry en bois traçant sa route sur une eau plate et lisse comme du verre. Une eau plate. Chacun de nous savait ce que cela voulait dire. Ce n'était pas un temps à faire courir les jongs.

Les femmes ont marché depuis la jetée, pour rester sèches et présentables, tandis que le reste d'entre nous portait le matériel en passant devant une mosquée qui saluait toute la traversée de loin, d'un jaune éclatant sur le ciel. Il vaut la peine de se rappeler, debout devant cette mosquée, que le monde malais qu'elle représente n'a pas toujours été ce qu'il est aujourd'hui. Les premières communautés de cette côte étaient animistes, croyant au semangat, l'esprit présent en toute chose, bien avant que des marchands hindous et bouddhistes n'arrivent d'Inde et ne tiennent la région pendant près d'un millénaire, et plus longtemps encore avant que des marchands musulmans arabes, indiens et chinois n'y apportent enfin l'islam, qui est devenu, avec le temps, tout simplement ce que signifiait être malais. Aujourd'hui, seuls les musulmans sont enterrés sur le sol de Penyengat. Mais les jongs que nous portions devant cette mosquée prenaient racine dans toutes ces strates plus anciennes à la fois — les proues sculptées, les noms, les couleurs, rien de tout cela ne se réduisant tout à fait à une seule version de l'histoire propre à la région.

L'une de mes jongs, vous le savez déjà, s'appelait Bule Kampong — l'homme blanc du village, ce que j'étais plus ou moins pour tout le monde sur cette plage, et une étiquette qui ne m'a jamais dérangé. L'autre, Planet, vous la connaissez aussi. Mais cette semaine-là, j'ai vraiment fait connaissance avec le reste de la flotte pour la première fois : une Gigi Hantu, dents de fantôme, sa proue sculptée en quelque chose entre le sourire et la menace ; une Big Boss, nommée d'après un film de Bruce Lee que le grand frère de quelqu'un avait adoré enfant. Chaque jong arrive avec sa propre personnalité déjà attachée avant même de toucher l'eau, et les joueurs les plus anciens, Zakir en tête, sortent des bateaux qu'ils ne feront peut-être jamais naviguer ce jour-là, juste pour les laisser, selon ses mots, cari ilmu — chercher l'esprit. De petits rituels ont lieu avant chacun de ces voyages, accomplis assez discrètement pour qu'on ne soit pas vraiment censé les remarquer. La magie n'est pas une métaphore dans ce monde. C'est plus proche d'une diligence raisonnable.

Les jongs elles-mêmes, m'a dit Zakir plus d'une fois cette semaine-là, ne sont que la partie visible de quelque chose de bien plus ancien. Sehari selembar benang, lama-lama jadi kain. Sedikit-sedikit, lama-lama jadi bukit. Un fil, tissé chaque jour, finit par devenir une étoffe. Un petit effort, avec assez de temps, finit par devenir une colline. Et il y a un mot que les Malais emploient pour quelque chose d'apparenté mais pas identique — kunci, la clé — et ce qu'il faut savoir d'une clé, disait Zakir, c'est qu'il faut être sûr que celle qu'on vous tend ouvre bien la porte que vous vouliez franchir, et non une tout autre porte, plus facile à

ouvrir, menant quelque part où vous ne vouliez pas aller.

Nous sommes arrivés sur l'île et avons trouvé une eau peu profonde couleur de thé, de la pierre de latérite rouge sous nos pieds au lieu de sable, des voiles déjà déployées le long de la baie dans des couleurs que je n'ai jamais revues assorties ainsi ailleurs — du bleu pâle et du crème en larges rayures, du jaune uni, une voile sombre avec un croissant travaillé à même le tissu, son propriétaire la gardant à demi ferlée jusqu'à la dernière seconde possible, comme un joueur de cartes garde son jeu près de lui. L'île elle-même s'était transformée en une petite fête pour la semaine — Festival Laut, des banderoles tendues le long d'une promenade bordée de bambou, des parasols rayés, tout le chemin vers l'eau paré pour les visiteurs d'une manière que notre propre plage de Teluk Bakau ne prenait jamais la peine d'adopter. Quelque part derrière une clôture, un garçon en chemise rouge a allumé une cigarette devant un mur peint d'un orang-outan hilare, et je me souviens avoir ri de voir à quel point c'était ordinaire, au milieu de quelque chose qui nous semblait, à nous tous qui traînions des bateaux devant lui, entièrement extraordinaire.

Des bateaux continuaient d'arriver de Batam, des petites îles, remorqués sur des sampans. Plus de trois cents jongs allaient finalement s'inscrire à cette course une fois tout le monde rassemblé — plus que Teluk Bakau seul n'en avait jamais aligné — et les « gens du kantor », comme nous avons commencé à appeler les officiels, obéissaient à un

rythme entièrement différent du nôtre :
financements et budgets, pas vent et marée.

Le temps, quand il est venu, a refusé de coopérer, comme le temps refuse généralement de le faire quand on lui a confié trente bateaux, douze joueurs et une journée entière de traversée. Vent instable, deux ou trois risées éparses, une mer devenue plate comme un miroir entre elles — les pires conditions possibles pour une course de cette ampleur. Je suis sorti trois fois avec Planet. Le vent a tourné en pleine manche une fois, obligeant tout le monde à déplacer les balanciers depuis une ligne de départ où l'eau était trop profonde pour qu'on puisse y avoir pied, si bien que nous nous accrochions plutôt aux perches des bateaux d'accompagnement — sauf que ma perche avait disparu, et que j'avais oublié dans ma poche le plomb de lest que j'utilise pour lester l'anak quand le vent forcit, de sorte que j'ai passé le plus clair de cette manche à essayer simplement de rester à flot plutôt qu'à courir. Lors de la deuxième tentative, le vent est tout simplement tombé et le courant a emporté Planet tout entier. Lors de la troisième, les voiles en plastique les plus légères qui soient ont pris la tête avec à peine un nœud et demi de brise, et Planet, plus lourd, n'a jamais eu la moindre chance. Aucun des bateaux de notre kelompok n'a atteint une finale ce premier jour. Sans vent, une jong reste simplement à la ligne, endormie, attendant une risée assez petite pour la réveiller.

Puis la pluie s'est mise à tomber, et elle n'a pas cessé, et tout le monde a écourté la journée.

Il n'y a pas d'hôtel à Penyengat, alors nous avons été accueillis dans différentes maisons de l'île pour la nuit. Un duo de chanteurs traditionnels a livré une sorte de duel de vieilles chansons melayu tandis que, dans la pièce voisine, une vieille femme peignait les cheveux d'une jeune chanteuse et que quelqu'un d'autre lui posait des faux cils à la lueur d'une bougie avant qu'elle n'entre en scène. Les hommes étaient assis dans leur propre cercle, parlant encore de magie, du pouvoir particulier que semblait détenir l'île elle-même, des anciennes règles vestimentaires qui commençaient déjà à se relâcher : le sarong porté au-dessus du genou pour les célibataires, en dessous pour les mariés, chaque détail portant autrefois un sens que plus personne ne se donne vraiment la peine de faire respecter. Nous avons campé cette nuit-là dans ce qui avait été un restaurant avant sa fermeture — les coquillages gong-gong dont il dépendait étaient devenus trop rares, trop loin au large, pour maintenir la cuisine en activité — et il était devenu, à la place, un entrepôt de filets, et, pour une nuit, un entrepôt de jongs, et un endroit où quelques-uns d'entre nous ont pu dormir. Des mangues, du pain, du café pour finir la soirée. Pas une goutte d'alcool sur toute l'île. Il n'y en a jamais eu.

Des coqs noirs nous ont réveillés avant six heures le lendemain matin — prisés ici pour leur pouvoir de guérison, leur chair et leur sang presque noirs — et notre hôte avait déjà le café prêt avant qu'aucun de nous n'ait vraiment ouvert les yeux. Une tempête est passée vers cinq heures, emportant le peu de vent qu'il y avait et laissant à la place une pluie battante, puis le vent s'est

arrêté net. Nous avons quand même gréé, sous la pluie, parce que la pluie n'a jamais été le problème ici. Le problème, à chaque fois, c'est le vent, ou son absence. Alors nous sommes restés sur la plage à fixer une eau plate, à faire les gestes malgré tout, en espérant une risée, ne serait-ce que pour que la matinée ne soit pas décidée par le seul hasard.

À un moment, j'ai cessé de regarder les autres bateaux et je me suis simplement fié à ce que je savais déjà. J'ai ouvert entièrement la voile de Bule Kampong, tendu la ligne du balancier comme une corde de guitare, et je l'ai laissée partir — lente, résolue, parfaitement droite — et elle a franchi la ligne en premier. La première jong de notre kelompok à atteindre une finale lors de ce voyage. J'ai remarqué, dans les manches qui ont suivi, quelques autres joueurs copier discrètement le gréement que j'avais utilisé. Les gens font attention, ici. À la fin de la journée, nous avons trois bateaux en finale. Le vent n'est jamais vraiment revenu avec force. Nous sommes rentrés sans trophée et, curieusement, sans trop nous en soucier — plus certains qu'à notre arrivée de construire quelque chose qui valait la peine, même les jours où le vent refuse d'aider.

Le gouvernement provincial a vraiment pris note après ce voyage, comme Zakir avait toujours dit que cela finirait par arriver. Malang Rapat a créé son propre groupe peu après. Berakit a suivi. Et avec le temps, les Orang Laut eux-mêmes — les descendants de ceux qui avaient maintenu vivante toute cette tradition bien avant que quiconque songe à en écrire quoi que ce soit — ont fait le

déplacement à leur tour pour venir courir aux côtés du reste d'entre nous, sur des eaux que leurs ancêtres avaient sillonnées pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec la course.

J'ai encore les photographies. J'apparais moi-même sur l'une d'elles, dans l'eau jusqu'à la taille, en train de travailler une ligne, tout le festival et toute la foule et toute l'histoire de l'île réduits, le temps de ce seul cliché, à une longueur de corde et à la tension que j'essayais d'ajuster. J'ai aussi la version de Zakir sur cette semaine, racontée et redite tant de fois que je ne peux plus dire avec certitude quelles parties étaient son souvenir et lesquelles étaient simplement devenues le mien à force de l'entendre. Et maintenant j'ai aussi ces pages — retrouvées, mal classées, oubliées, et enfin relues en écrivant ce livre — et entre les trois, c'est sans doute ce que j'aurai de plus proche de la vérité sur cette étrange fin de semaine, humide et presque sans vent, qui a fini par compter bien plus qu'aucun de nous ne l'a compris sur le moment.

Chapitre Neuf

Notes de jong

27 novembre 2013

J'ai retrouvé une autre page de ce même lot de vieux dossiers — une seule entrée, dix-sept jours après Penyangat, datée en haut de page et rien d'autre : 27 novembre 2013. Je l'ai laissée presque telle que je l'avais écrite au départ, comme je l'ai fait avec le journal de 2017 quelques chapitres plus tôt, parce que certaines phrases ne survivent que dans le temps où elles ont été saisies.

Les vagues se brisent sur la plage. Trente nœuds de vent font chanter les voiles à la cape — pas un son doux, plutôt une série de pics dramatiques, symphoniques, une harmonie qui semble rare et qui mérite qu'on y prête attention.

De la couleur partout. Toile, tissu et plastique de toutes sortes, certains recyclés à partir de vieux parachutes sur quelques-uns des bateaux de Teluk Bakau. Une voile avait traversé l'Europe avant même de me parvenir — offerte par un voisin de Paul, mon ami d'enfance depuis mes six ans, qui gardait autrefois des maquettes de clipppers et de caravelles dans sa chambre et n'a sans doute jamais imaginé que ce tissu finirait gréé sur quelque chose d'aussi petit. D'autres voiles venaient d'endroits plus étranges encore : recyclées d'un linceul, m'a-t-on dit un jour, bien que je n'aie jamais demandé de qui ; d'autres commandées spécialement en Chine, ou à

Bandung, dans le centre de Java, où se fabrique l'essentiel de l'habillement moderne du pays. Chaque tissu apporte sa propre note à la symphonie.

Les jongs qui arrivent, gréées les unes après les autres, transforment peu à peu la plage en une armada qui rivalise avec n'importe quel grand rassemblement guerrier tiré des livres d'histoire — sauf que celle-ci n'est équipée ni de soldats ni de marchands. Elle n'est équipée de rien du tout, et prête, malgré cela, à disputer la petite gloire du jour. Rien n'est plus pur que cela : un simple jouet, apparemment bien fait, avec lequel n'importe qui, quels que soient ses moyens, a une vraie chance de gagner. L'argent n'achète rien ici. On peut toujours construire une jong avec les outils les plus rudimentaires qu'on possède, se faire quelques callosités à la poncer, et l'homme pauvre en argent mais riche en temps et en savoir transmis a autant de chances que n'importe qui d'autre. Tout se ramène, en fin de compte, à la capacité du marin à jouer le bon air sur ses propres cordes, et à la précision de son attention. C'est le seul véritable avantage que quiconque possède.

Une foule considérable se rassemble. Des bus venus de diverses écoles serpentent le long de la plage ; des pas prudents se fraient un chemin dans une forêt de voiles et de lignes de balancier — la première longue marche en courbes, pour certains de ces enfants, loin de toutes les lignes droites qu'ils connaissent. Je suis, la plupart du temps, l'élément exotique du tableau, posant pour des photos de groupe avec les élèves en échange, plus

ou moins, des centaines de photographies que je continue moi-même à prendre, essayant toujours de documenter correctement tout cet univers. Les visages creusés et ridés des vieilles ibu-ibu venues soutenir leurs fils et petits-fils, portant du thé mais portant en vérité de l'amour ; des enfants bondissant dans les hauts-fonds pour inspecter des proues sculptées en poules, serpents, dragons ; des fabricants fiers me prenant à part pour exhiber leur dernière jong, posant à côté d'elle comme on poserait à côté d'un enfant qui viendrait d'accomplir quelque chose de remarquable. Les nouvelles vont vite ici, surtout de bouche à oreille — beaucoup de ces familles ont déjà vu les vidéos que nous avons publiées en ligne, et ce sont leurs propres enfants, à leur tour, qui les ramènent vers ce jeu qu'ils avaient commencé à croire réservé à la vieille génération.

C'est là tout l'objectif, en réalité : faire de ce jeu quelque chose qui mérite d'être préservé, plutôt qu'une relique. Le médium parfait, ancré localement, pour un changement dans la façon dont les gens pensent l'océan, et à quel point notre propre survie continue d'en dépendre.

Je n'étais préparé à rien de tout cela, cette semaine-là. J'avais appris la course tardivement, revenant de Singapour chargé de pièces de rechange pour les bateaux, passées en douce à la douane pour ne pas retarder le travail sur Nikoi, espérant déjà une journée de repos après quatre jours d'affilée à courir partout — quand Zakir a appelé pour dire qu'une course avait lieu. Il avait déjà emballé lui-même mes deux jongs, encore un peu abîmées de leur propre voyage jusqu'à

Sumatra. Il ne me restait qu'à enfourcher ma moto et à me présenter. Quel cadeau, se voir offrir une journée pareille au lieu d'avoir à la construire soi-même.

Singapour m'a offert d'autres cadeaux cette semaine-là aussi, de vieux amis aidant à financer le centre de voile qui prenait forme à Teluk Bakau : deux voiles immenses qui avaient traversé de vrais océans, destinées à être retaillées en ombrages et en abris contre la pluie ; des caisses de cartes marines et de poulies ; des conversations, de l'hospitalité, et plus d'un conseil durement acquis sur la façon d'opérer dans un monde fragmenté. Mais ce que j'ai surtout rapporté, c'est la poursuite d'un rêve plus vaste — un peuple de la mer, au service de notre vaisseau spatial commun, la terre. J'ai aussi trouvé quelques heures à la bibliothèque nationale avant de partir, pour puiser ce que je pouvais dans de rares ouvrages épuisés sur les anciens navires de la région. Pas le temps de vraiment lire quoi que ce soit. Je me suis contenté de charger mon appareil photo d'autant de pages, de dessins et de vieilles photographies qu'il pouvait contenir, en me disant que j'y reviendrais un jour. Je n'y suis toujours pas revenu, pas vraiment. J'ai ressenti, même alors, une réelle tristesse devant tant de diversité déjà disparue de ces eaux avant même que j'arrive pour la remarquer.

Une partie de ce qui se retrouve aujourd'hui sur la proue d'une jong est, à sa manière, empruntée non sans un peu de malhonnêteté à l'histoire navale indonésienne — les poules et les dragons sculptés que l'on voit maintenant n'étaient pas du tout, à

l'origine, un élément propre à la jong. Ils viennent des kora-kora, les anciennes pirogues de guerre des sultanats plus à l'est, maintenues vivantes avec le plus d'éclat aux îles Banda par un homme nommé Des Alwi, disparu lui aussi désormais, qui a fait perdurer toute une tradition à travers un rituel élaboré et un ensemble de maisons traditionnelles bâties pour en conserver correctement le savoir. Cela culmine, chaque année, dans la célèbre course de kora-kora de Banda Neira — une tradition que je n'ai encore jamais vue de mes propres yeux, bien que j'y pense plus que ce qui serait raisonnable pour quelque chose que je n'ai jamais fait que lire.

La piraterie coule dans les veines mêmes de Riau bien plus que ne semblent jamais le mesurer ceux de l'extérieur — davantage d'incidents ici, la plupart des années, que les troubles bien plus médiatisés au large de la Somalie, même si l'on ne s'en douterait jamais tant le détroit de Malacca en est peu mentionné. Personne ne veut que ce fait précis vienne trop bruyamment déranger la machine économique de Singapour.

J'avais déjà commencé à comprendre, à ce stade, ce que ces bateaux et l'eau sous leur coque devaient à des gens qui n'avaient plus la liberté qu'avaient eue ici leurs grands-parents — un sujet auquel je reviens vraiment plus loin dans ce livre, une fois que je me suis réellement assis dans la maison de quelqu'un pour l'entendre de première main plutôt que de le pressentir de l'extérieur. Cet après-midi-là, ce n'était encore qu'une abstraction. Une chose à remarquer, pas encore une chose qu'on m'avait dite directement.

La famille qui vous accompagne à une course devient aussi, sans jamais le dire, la gardienne de tout ce que vous possédez ce jour-là. J'avais toujours un assistant — Amie, ou l'une des filles de Zakir. Mon propre téléphone a disparu une fois entièrement, mystérieusement, comme les téléphones savent le faire. Les jongs, elles, jamais. Près de chez moi, elles sont laissées dehors toute la nuit, sans surveillance, et personne n'y touche — comme si elles se protégeaient elles-mêmes, d'une manière ou d'une autre, par je ne sais quoi qu'elles projettent sur la culture qui les entoure.

Alors si, pendant quelques brefs instants, le jeu pur et un ensemble de valeurs partagées peuvent élever à la fois les esprits de chacun — et créer, comme le fait un papillon, quelque chose qui ne vivra peut-être qu'un jour et restera pourtant gravé dans la mémoire d'un enfant pour le reste de la sienne — alors une plage portant trois cents jongs, toutes différentes les unes des autres, devient quelque chose qui ressemble davantage à une forêt de trois cents espèces de papillons, chacun ayant dû briser son propre cocon pour apporter un peu de joie au monde, allant de fleur en fleur.

Lumba est le mot malais pour désigner la course. Lumba-lumba est le mot pour les dauphins. Ainsi, les papillons et les dauphins ont noué ce jour-là une alliance, même brève, pour apporter un peu de cœur pur dans ce coin de monde bien particulier.

Nous avions coutume de trinquer, le dimanche, à bord du vieux navire de rêve que j'appelais autrefois mon foyer avant que tout ceci ne

commence : aucun effort conscient n'est jamais perdu. J'y crois encore plus qu'à presque tout ce que j'ai couché dans ce livre.

Le vent est tombé cet après-midi-là, et le reste de la course a été repoussé au lendemain. Mes deux jongs courront demain. Je rentre chez moi maintenant, comblé, prêt à retourner à ce que je continue, par vieille habitude, d'appeler le travail.

À suivre, se termine l'entrée — et ce fut le cas. Ça l'est encore.

Chapitre Dix

Transmettre — 22 août 2025

Notes prises lors d'une session pour enfants, la veille de la course Selatan.

Pendant que le jury se réunissait pour accueillir un représentant de chaque groupe courant le lendemain — pour tirer l'ordre de départ, pour revoir une fois de plus les règles — la plage se remplissait déjà d'une énergie différente. Des groupes, appelés *kelompok*, arrivaient par camions entiers, jongs empilées et arrimées, voiles encore ferlées.

J'avais fixé une limite cette année : dix jongs par groupe. Cela permet de boucler une course en une seule journée, et de recevoir davantage de groupes plutôt que moins de bateaux chacun. Cette année en a rassemblé vingt-trois, venus de toute l'île — jusqu'à Batam, jusqu'à Pulau Penyengat. Penyengat allait finir par rafler les trois prix de la catégorie grande jong, même si aucun de nous ne le savait encore.

Les joueurs étaient déjà dehors à régler leurs bateaux. Le vent soufflait à 12 nœuds, avec des rafales à 15 — de quoi éprouver même les jongs les plus anciennes. Quelque chose casse toujours, un jour pareil. Aujourd'hui n'a pas fait exception.

Et c'est exactement le genre de journée où il faut que les enfants regardent. Pas une démonstration paisible, mais la chose réelle — le vent, le bois, et des bateaux qui parfois lâchent — pour qu'ils

voient de leurs propres yeux ce que cela demande vraiment.

Pourquoi cela compte

Nous avons commencé ces sessions presque par accident, chaque fois qu'un financement passait par des amis ou des organisations prêtes à les soutenir. Elles ont trouvé un vrai écho auprès des écoles internationales, ce qui est, d'ailleurs, une bonne chose — mais les enfants du coin en ont besoin aussi, peut-être davantage. Cette tradition est plus proche de leur propre identité que de celle de quiconque vient simplement la visiter. La course de jong appartient à un monde maritime malais plus vaste — porté, entre autres, par les Orang Suku Laut, les nomades de la mer de cet archipel, mais pas à eux seuls ; c'est un héritage partagé par les communautés de pêcheurs et de gens de mer de ces îles. Pour les enfants du coin, apprendre à faire naviguer une jong, ce n'est pas seulement acquérir une compétence ; c'est renouer avec un fil qui remonte à travers leur propre histoire.

Le rêve serait d'en faire partie intégrante de l'éducation de chaque enfant de Bintan — un vrai programme, et non une faveur suspendue au bon vouloir de qui finance les choses ce mois-là. Nous en sommes loin. Pour l'instant, nous organisons des sessions de vingt enfants chaque fois qu'un sponsor en rend une possible. Cette fois, c'est The Residence Bintan qui a répondu présent.

Lire la marée

Ici, les marées donnent le tempo, tout autant que le vent. Le vent Selatan se révèle presque idéal pour enseigner aux enfants : il élargit la plage à mesure que la marée descend, garde l'eau peu profonde et clémente, et se maintient autour de 15 nœuds — assez pour faire avancer une jong, pas assez pour punir les erreurs d'un débutant.

Grâce à Dui — qui, en plus de tout le reste, est une chorégraphe de danse accomplie — nous avons rassemblé un groupe d'enfants du voisinage, et venus d'aussi loin que Kawal, pour que cette session-là puisse avoir lieu.

Mon bahasa n'est toujours pas parfait, mais j'ai quand même donné mon premier cours dans cette langue. Hendra, un professeur d'anglais venu en visite de Tanjung Pinang, est resté pour assister à la séance, histoire de voir où une collaboration pourrait être possible par la suite.

Ibrahim avait déjà installé les jongs d'entraînement, jonglant entre cela et la préparation des grandes jongs de course pour le lendemain. Entre les deux tâches, la plage s'est remplie de ce bruit si particulier que seuls des enfants et des bateaux savent faire ensemble.

Apprendre en faisant

Nous avons commencé par les bases : lire la direction du vent, apprendre à maintenir une jong stable face au vent. Puis chaque paire d'enfants a donné un nom à sa jong — une petite cérémonie

qui compte plus qu'il n'y paraît — et les courses ont commencé.

Assim, qui prendrait la deuxième place de la course des jongs moyennes le lendemain, s'est arrêté pour donner des conseils aux plus jeunes. Zaki s'est joint à lui aussi — douze ans, naviguant sur des jongs depuis l'âge de sept ou huit ans, assez grand désormais pour traduire pour les autres le vocabulaire de la construction de la jong : quelle pièce est laquelle, à quoi sert chaque nœud.

À la fin, les enfants avaient organisé leurs propres courses sans que personne le leur demande. Personne ne voulait s'arrêter.

Cela, plus que tout ce que j'aurais pu planifier, est tout l'essentiel. Apprendre en faisant — et ne pas vouloir reposer le bateau quand la leçon est finie.

Chapitre Onze

Le bois et la construction

Le bois, le pulai

Chaque jong naît d'un morceau de bois pulai — kayu pulai, tiré de l'arbre *Alstonia scholaris* — le matériau de prédilection des constructeurs de jong à travers les îles Riau, des communautés autour de Bintan jusqu'à Batam. Il n'est pas choisi par simple tradition. Le pulai sec est remarquablement léger, ce qui donne à une coque vitesse et flottabilité sur l'eau, tout en résistant à l'eau de mer le temps d'une saison de course. Une coque dont le poids ou l'équilibre est légèrement faussé ne se contentera pas de mal naviguer — elle peut gîter, ou carrément couler. Le bois est donc choisi avec soin, pièce par pièce, bien avant qu'un couteau ne le touche.

Je me souviens d'un morceau en particulier — un arbre qui n'avait rien à faire là où il se trouvait, abattu et rapporté pour rester là pendant que nous travaillions, comme on se rassemble autour d'une table. Ce n'était pas un bois facile. Il a arraché les dents d'une lame de tronçonneuse comme aucun autre bois que nous avons coupé jusque-là, et il a fallu plus de deux semaines rien que pour le réduire en planches convenables.

L'homme qui nous fournit vraiment le bois vous fait chanter le cœur, si jamais vous avez la chance de le rencontrer. Une mâchoire déformée, la dentition la plus singulière que j'aie jamais vue

chez quelqu'un, presque pas d'oreilles à proprement parler — et, sous tout cela, un cœur d'or. Il ne sera jamais celui qui se tient devant une caméra ou qui prononce un discours lors d'une course. Mais son sourire de travers, et la pure joie qu'il tire d'être en vie, sont une bénédiction déguisée en tout autre chose.

Choisir le bois n'est que le commencement. Une fois coupé, il doit sécher un mois ou deux avant d'être prêt à devenir une coque — précipiter ce processus, et l'on construit déjà une mauvaise jong. Un seul faux pas à ce stade peut annuler des jours de travail soigné plus tard. Cela exige une patience particulière, une patience qui ne se voit pas sur le bateau fini mais qui se ressent dans sa façon de naviguer.

Façonner la coque

Une fois le bois séché, la coque est tracée à la main, puis façonnée et creusée — aussi fine et légère que le bois le permet sans perdre sa solidité. Certains constructeurs font subir au bois un processus de fumage pour l'aider à sécher et à se stabiliser davantage avant que ne commence le façonnage final.

La géométrie

Avant qu'il n'y ait une coque à façonner, il y a une idée du corps humain que toute la tradition présuppose en silence, et il vaut la peine de mettre cette idée au grand jour, car personne autour de Teluk Bakau ne prend jamais la peine de l'expliquer à voix haute — c'est simplement ainsi

qu'on construit une jong, de la même façon que personne n'explique pourquoi une main a cinq doigts.

La pirogue à membrures rapportées ou à bordages, munie d'un balancier et d'une voile, a été, pour autant qu'on puisse en retracer l'origine, la technologie centrale grâce à laquelle les peuples de la mer se sont répandus à travers l'Asie du Sud-Est insulaire et jusque dans le vaste Pacifique, et ce depuis plusieurs milliers d'années au minimum — transportant par mer le feu, la famille, les chiens, les poules, les racines tubéreuses et les semences, jusqu'à ce que les Austronésiens aient atteint la Mélanésie il y a environ trois mille cinq cents ans, puis la Polynésie peu après. La jong, au fond, est exactement ce type de pirogue à balancier, réduite à une taille qu'un enfant peut porter sous un bras. Que sa taille ne vous trompe pas. Elle demeure, sous son échelle de jouet, le même dessin qui a jadis porté des familles entières et tout leur avenir à travers l'océan.

Il y a une géométrie sacrée repliée dans ce dessin, et elle n'a rien de décoratif — elle tient davantage de la poignée de main d'une guilde secrète. Les unités de mesure austronésiennes traditionnelles n'ont jamais été tirées d'un étalon extérieur fixe. Elles étaient tirées du corps même de celui qui construisait : la taille, l'écart entre le pouce et l'index, la longueur d'un avant-bras, de la même façon que les maisons traditionnelles de toute cette région sont encore aujourd'hui agencées selon un système de proportions plutôt qu'au mètre ruban. Une longueur de bambou entaillée comme il faut, marquée contre le corps même du

constructeur, fait le travail qu'un mètre ferait ailleurs. Cela signifie, entre autres, que deux jongs ne peuvent jamais vraiment être identiques, parce qu'aucun constructeur — et aucun propriétaire, quand une jong est construite pour convenir à son propriétaire plutôt qu'à son fabricant — ne porte tout à fait les mêmes proportions dans le bois.

Je vous ai déjà raconté comment Zakir tenait à bout de bras la jong qu'il avait choisie pour moi, vérifiant que le trou du mât se trouvait exactement là où il fallait par rapport à ma propre carrure, comme un tailleur vérifie un ourlet. Ce n'était pas de la sentimentalité. C'était la méthode elle-même. Une jong construite sans savoir à quels bras elle est destinée à répondre est, selon la logique même de la tradition, construite pour personne en particulier — et un bateau construit pour personne en particulier navigue rarement aussi bien qu'un bateau construit pour quelqu'un.

La plupart des constructeurs héritent du métier par lignée familiale, et ils font attention, délibérément attention, à qui ils le transmettent. L'information, ici, est une forme de pouvoir, et le pouvoir, dans ce monde, se transmet plutôt qu'il ne se publie. Ce qui se transmet n'est pas non plus seulement la mesure — c'est toute une logique proportionnelle, la même qui façonne une maison traditionnelle, appliquée cette fois à quelque chose destiné à filer sur deux cents mètres d'eau peu profonde en moins d'une minute.

Il y a une expression que j'ai entendue plus d'une fois, assis avec des constructeurs sur cette plage, à propos des trois états d'enfoncement d'une jong dans l'eau — haut, jusqu'à la poitrine ; moyen,

jusqu'à la taille ; bas, jusqu'aux genoux — et de la façon dont une même jong se comporte différemment dans chacun de ces trois états, d'une manière qu'aucun compte-rendu purement mécanique de la coque, du balancier et de la voile ne m'a jamais pleinement expliquée. J'ai cessé d'en attendre une réponse nette. Il faut se souvenir, me répètent sans cesse les constructeurs, qu'une jong navigue avec un peu d'aide de la magie autant que de la physique. Treize ans plus tard, je ne discute plus.

Au-delà de la jong

L'utilité du pulai ne s'arrête pas à la ligne de flottaison. Le même bois tendre et maniable qui fait une coque rapide se retrouve aussi dans la vie quotidienne et l'artisanat à travers toute l'Indonésie. Les sculpteurs en façonnent des ukulélés, des marionnettes wayang golek, des tambours tifa, et des masques — tout ce qui tire profit d'un bois léger et clément sous le couteau. Il sert aussi pour les mines de crayon, et pour du mobilier rustique comme des bancs et des meubles à chaussures dans les ateliers locaux.

Dans la construction, le pulai est apprécié pour les mêmes raisons : léger, solide pour son poids, et économique. On le retrouve dans le mobilier, les portes, les toitures, le contreplaqué et les lambris — et même sous forme industrielle, transformé en granulés de bois pour combustible biomasse ou densifié en bois d'œuvre pour renforcer du bois de qualité inférieure.

Il a aussi sa place dans la médecine traditionnelle. Dans des communautés aussi éloignées que Raja Ampat, l'écorce et la sève du pulai entrent dans des remèdes contre les maux de dents, le cholestérol, l'asthme, le paludisme, les affections cutanées et l'hypertension — des pratiques étroitement liées à une récolte durable qui soutient l'économie locale autour de l'arbre.

Cela vaut la peine de s'y arrêter un instant : le même arbre qui donne à la jong sa vitesse sur l'eau façonne aussi le son d'un tambour, le trait du visage d'une marionnette, l'encadrement de la porte d'entrée de quelqu'un. Bien avant de devenir une coque de course, le pulai est déjà tissé dans la façon dont les gens d'ici construisent, font de la musique et se soignent. La jong n'est jamais que l'une des plus belles choses qu'il devient.

J'ai sur mon téléphone une photo prise hier, l'un de nos constructeurs les plus âgés — cheveux blancs, torse nu, agenouillé sur un sol de béton nu adouci par des années de vieille peinture — façonnant une coque calée sur un unique bloc de bois, un racloir dans une main, l'autre plaquée à plat contre le bois pour le stabiliser. Des boucles de copeaux pâles jonchent le sol autour de ses genoux. Il fait cela depuis si longtemps que tout son corps a appris à se replier autour du travail sans y penser. C'est la partie qu'aucune photographie du bateau fini ne vous montre jamais : à quel point la vitesse d'une jong a été décidée par les mains d'un vieil homme, sur un sol de béton, bien avant qu'elle ne touche jamais l'eau.

Chapitre Douze

Ce que porte la jong

Une jong est petite. Rarement plus longue qu'un bras. Mais elle porte plus que du vent depuis très longtemps.

En remontant assez loin, on trouve de simples bateaux tressés en feuille de palme ou de pandanus, lâchés à la dérive avec des offrandes pour les esprits — une pratique issue d'un monde plus animiste, bien avant que quiconque ne les fasse courir pour le sport. Autour de ces mêmes eaux, le savoir-faire marin a grandi en quelque chose de plus vaste : routes commerciales, empires insulaires, tout un mode de vie façonné par le vent et la marée. Quelque part en chemin, ce souvenir s'est effacé du quotidien de la plupart des gens. Il n'a pas disparu. Il s'est simplement tu.

Nous avons passé des années à essayer de le faire retentir à nouveau — non pas en faisant la leçon à quiconque sur l'héritage, mais en plaçant la jong quelque part où les gens ne pouvaient pas l'ignorer.

Zakir l'a commencé, en un sens, sans avoir la moindre intention de faire une déclaration. Il a construit un char pour un carnaval local — une jong, décorée et montée à l'arrière d'une moto, promenée à travers les rues. Personne ne s'attendait à une telle réaction. À l'époque, le passé maritime de l'Indonésie n'était pas quelque chose auquel l'élite accordait grande attention.

Alors nous avons continué : défilés, réunions politiques, documentaires, vidéos YouTube — plaçant la jong de course partout où elle pourrait accrocher un regard, en ligne comme hors ligne. Cela a mieux fonctionné que nous ne l'espérions. Sani, alors gouverneur de la région, l'a soutenu, finançant des courses à Batam. Le plan existait déjà ; les gens avaient simplement besoin de le revoir.

Plus récemment, la jong s'est frayé un chemin jusque dans la danse. Nous avons commandé une pièce malaise construite entièrement autour d'elle — chorégraphiée avec un enfant en son centre, exécutant les mouvements mêmes du bateau : la gîte de la coque, le gonflement de la voile, la course au portant. Interprétée sur le sable au moment des courses, elle a transformé quelque chose que les gens n'observent d'ordinaire que depuis le bord de l'eau en quelque chose qu'un corps pouvait raconter. La jong a cessé d'être seulement une chose à construire et à faire courir, pour devenir aussi une forme à danser.

Rien de tout cela n'est vraiment une affaire de nostalgie. C'est plus proche d'un rappel — que ce littoral a toujours été un lieu maritime, que le vent et l'eau ont façonné la façon dont les gens y vivaient bien avant que quiconque ne l'écrive, et qu'un petit bateau de bois, mené par un enfant un mardi après-midi, fait toujours partie de cette même histoire. Nous n'essayons pas de préserver quelque chose derrière une vitre. Nous essayons de le garder entre les mains des gens.

Interlude

La culture de la jong, c'est aussi...

Un autre fragment, non daté, que je crois avoir écrit comme une note pour moi-même avant d'avoir pleinement compris ce que je commençais à voir : la culture de la jong éclaire bien plus que la seule tradition malaise. C'est une porte d'entrée vers l'intégration des Orang Suku Laut dans le monde melayu plus large — car les Orang Laut furent la marine de l'empire malais, bien avant que quiconque ne fasse courir une jong pour le sport, et la jong porte encore, repliée dans sa propre conception, une connaissance précise et pratique du vent, de la marée, du courant, de la vitesse exacte qu'une coque peut atteindre sous une voile donnée. Tout cela est un savoir hautement compétitif, et le savoir compétitif, ici, a toujours eu un prix. Une course de taille moyenne, dans les années où j'ai commencé à tenir mes comptes, rapportait cinq millions de roupies au vainqueur dans la catégorie grande jong, quatre millions pour la catégorie moyenne, trois millions pour la petite — trois prix dans chaque catégorie, jusqu'en bas du classement.

Depuis, j'ai vu ces chiffres grimper, comme tout finit par le faire. Mais la note elle-même tient toujours. Avant d'écrire quoi que ce soit d'autre sur les Orang Suku Laut dans ce livre, je voulais d'abord poser ce rappel sur la page : que la jong n'a jamais vraiment été une invention malaise fonctionnant en vase clos. C'est un petit héritage de bois, légué par un peuple qui connaissait

autrefois cette mer mieux que quiconque, et qui a été payé pour ce savoir bien moins souvent qu'il ne le méritait.

Chapitre Treize

Orang Suku Laut

La marée montait au moment de ma visite, s'élevant sous les pilotis qui portaient les maisons. Les poissons cherchaient déjà refuge entre les poteaux et les filets de pêche abandonnés, emmêlés en dessous.

L'ancien du village, le porte-parole de la communauté, m'a accueilli chez lui. L'un de ses petits-enfants dormait au milieu de la pièce pendant que nous parlions.

Nous avons commencé par des comparaisons entre nos vies respectives, comme le font deux marins qui tournent autour d'un même sujet en l'abordant chacun par un côté différent. Ce que j'ai surtout retenu, c'est qu'il regrettait la liberté du grand large. Il avait été un véritable nomade autrefois — des îles en Malaisie, des lieux que j'avais moi-même souvent visités, et Singapour aussi. Nous avons découvert que nous portions tous deux, à peu près, la même carte mentale de la région. Nous avons parlé des étoiles, de navigation, des endroits où trouver de l'eau douce sur des îles dont ni l'un ni l'autre n'avait besoin d'une carte pour se les représenter.

Ce que les frontières ont pris

Il m'a raconté que là où il circulait autrefois librement entre Singapour, l'Indonésie et la Malaisie, les changements politiques exigeaient

désormais des passeports, des permis — des papiers que ni lui ni les siens n'avaient aucun moyen d'obtenir. Pas de passeport. Pas d'argent pour un permis. Plus possible, disait-il. Ce qui avait été une mer entière, large de trois pays, s'était réduit à un petit coin de terre, coincé contre un marais de mangrove.

Avant, m'a-t-il dit, il n'y avait pas de paludisme. Les gens ne tombaient pas malades comme aujourd'hui.

La marée traversait le village chaque jour, mais les eaux usées et les déchets repartaient avec elle, dans cette même mer. Il n'y avait qu'un seul puits, que les femmes utilisaient pour la lessive — l'eau était trop saumâtre pour être bue.

Whisky, thé et prix du poisson

Le whisky, m'a-t-il dit, avait toujours eu ici une fonction pratique — un remède, un combustible pour se réchauffer, de quoi commencer la journée ou affronter une tempête. Il m'en a montré la mesure, là, dans notre verre de thé.

Comme le font les vrais marins, la conversation a dérivé un moment vers un terrain plus humain — le prix des femmes dans les différents ports, moins un sujet sérieux qu'une façon de se lier autour de ce que les marins, partout, semblent avoir en commun.

Un homme est passé pendant que nous parlions, cherchant à acheter du poisson. Il n'était pas le seul. Plusieurs maisons pesaient leurs prises, les emballaient dans la glace, en attendant qu'on

vienne les chercher pour le marché de Tanjung Pinang, la capitale commerciale de Bintan. Le vivaneau rouge se vendait alors autour de 6 000 roupies le kilo — moins de soixante-quinze cents.

Une famille chinoise détenait le monopole de l'achat du poisson dans le village, et tenait par-dessus le marché l'épicerie de biens de première nécessité. Cinq grosses seiches se faisaient nettoyer à proximité, à 15 000 roupies le kilo — mais on ne pouvait pas les acheter soi-même. La plupart des familles du village étaient endettées auprès de cette même famille, et cette dette achetait leur fidélité : tout ce qu'elles pêchaient, elles le vendaient là, et nulle part ailleurs.

C'était la saison d'un poisson particulier qui se vendait à prix fort auprès des acheteurs chinois, calée sur le Nouvel An chinois — mais seulement si la femelle portait des œufs. Tout le jeu, cette semaine-là, consistait à capturer des femelles pleines. Je n'ai rien dit sur le moment. Mais le défenseur de la nature en moi s'est quand même mis en marche, faisant le calcul que personne là-bas n'avait de raison de faire à voix haute : chacun de ces œufs qui aurait pu retourner à la mer sous forme de vie nouvelle finissait plutôt dans l'assiette de quelqu'un.

Quelques foyers gardaient des viviers de poissons vivants — mérous, vivaneaux — et des seaux de crabes, tous destinés au même commerce : les bassins que l'on voit sur un quai, ou dans un restaurant chic, le poisson encore vivant jusqu'au moment où on le désigne derrière la vitre.

Une famille cassait à coups de gros marteau un tas de coquillages épais, en forme de cône. Il devait être environ deux heures de l'après-midi, et la plupart des foyers cuisinaient au feu de bois. On sentait, sous la surface de tout cela, une véritable indépendance dans chaque maison — une autonomie bâtie sur une connaissance intime du milieu marin environnant, le genre de savoir qui avait toujours nourri les gens ici, bien avant que quiconque ne songe à poser une clôture autour d'une frontière.

Quatre vieux fours à charbon se dressaient à la lisière du village, inutilisés. Je me souviens m'être arrêté devant eux en pensant qu'ils pourraient devenir un tout autre genre de musée — pas une baraque avec une clôture et un écriteau « défense de toucher », mais quelque chose avec les étoiles et les anciennes méthodes de navigation dans une salle, l'histoire dans une autre, la connaissance de l'écosystème dans une troisième. Une expérience, pas une collection de reliques mortes.

Quelques semaines avant ma visite, Heena avait donné aux femmes du village une provision de perles, pour voir ce qu'elles en feraient — de nouveaux motifs pour des colliers, pour des sacs perlés. Je ne sais pas ce qu'il est advenu de cette expérience. J'espère que certaines de ces pièces se portent encore, quelque part.

Je pense à ce village plus souvent que les gens ne l'imagineraient, chaque fois que je règle une jong sur la plage de Teluk Bakau. La jong est exactement le petit descendant ludique du savoir que cet homme me décrivait autour du thé — le vent, la marée, la position d'une étoile, le souvenir

de l'endroit où trouver de l'eau douce sur une île qu'on n'a pas visitée depuis des années. Les siens étaient ceux qui détenaient réellement ce savoir dans son intégralité, qui en vivaient au lieu de faire courir un jouet construit en son honneur. Ce que nous faisons à Teluk Bakau est un jeu. Ce qu'il me décrivait, cet après-midi-là, était une vie — une vie autour de laquelle les frontières modernes, la dette moderne et la paperasse moderne resserrent tranquillement l'étau depuis bien plus longtemps qu'aucun de nous ne fait courir des bateaux.

Chapitre Quatorze

Le sampan layar

Quelque part au-dessus de la jong, par la taille sinon par l'esprit, se trouve un bateau que j'ai passé des années à essayer, discrètement, de ramener à la vie à ses côtés : le sampan layar, le cousin grandeur nature, à équipage humain, de tout ce que nous faisons courir en miniature à Teluk Bakau.

Le meilleur d'entre eux encore à flot, pour autant que je sache, s'appelle Naga Langit — le Dragon du Ciel — un sampan layar traditionnel de sept mètres, à l'équipage composé d'Orang Suku Laut de Berakit. Il a été construit pour la course, un vrai, pas une pièce de démonstration. Mais l'art qu'il représente est en train de disparaître. Quelques courses survivent encore chaque année, éparpillées à travers Riau, et c'est à peu près tout ce qu'il reste de ce qui fut autrefois tout un sport régional.

Un début presque embarrassant

Ma propre part dans cette tentative de renouveau a commencé petit, et honnêtement, un peu mal.

J'ai acheté un vieux sampan de pêche — rien de construit pour la vitesse, juste un bateau de travail que quelqu'un avait utilisé pour attraper de quoi dîner. Nous l'avons gréé de la même façon que nous gréons une jong, à plus grande échelle, et nous avons expérimenté en le faisant naviguer

ainsi. Nous l'avons même engagé dans une course, lors d'un événement, avant qu'il ne soit vraiment prêt.

C'était amateur. Presque embarrassant, si je suis honnête. Mais c'était un début — et c'est ce début qui a fini par mener vers quelque chose de mieux : un vrai kolek à voile, construit dans les règles au lieu d'être improvisé à partir d'un bateau de pêche et d'une ambition à la mesure d'une jong.

Ce qu'est vraiment un kolek

Le kolek est le cousin plus particulier du sampan layar — un bateau de course avec équipage, en somme une jong dans laquelle on pourrait réellement s'asseoir, le même réglage et le même art du vent portés à plus grande échelle pour transporter un équipage au lieu de rien du tout. Il n'est pas propre à Bintan. De l'autre côté de l'eau, à Singapour, une famille dont les racines remontent à Keban, ici même dans les îles Riau, a passé des années à essayer de ramener la course de jong et de kolek sur les côtes de Singapour, après des décennies où la tradition s'y était tue. Je ne le savais pas quand j'ai acheté mon premier vieux sampan de pêche. Je le sais maintenant, et cela change ma façon de penser ce que nous faisons ici — non pas un renouveau isolé, mais un coin d'une tentative bien plus vaste, se déroulant en plusieurs endroits à la fois, pour empêcher toute cette famille de bateaux de disparaître pour de bon.

Pourquoi il a sa place dans ce livre

Il serait facile de considérer la jong comme une petite chose autonome, refermée sur elle-même — un jouet, un jeu, un samedi sur la plage. Mais elle ne l'a jamais vraiment été. La jong est ce qu'il reste d'un monde maritime bien plus vaste, une fois qu'on retire l'équipage du bateau : la même lecture du vent, la même lecture de la marée, le même instinct pour l'équilibre d'une coque, qui portaient autrefois des gens, des marchandises, et des économies entières de villages à travers ces eaux. Le sampan layar et le kolek, c'est la taille qu'avait ce monde autrefois. La jong est la taille à laquelle elle s'est réduite, à mesure que moins de gens avaient besoin d'un bateau capable de les mener n'importe où, et que davantage de gens voulaient simplement garder ce savoir vivant, sous quelque forme qui ait survécu.

C'est la vraie raison pour laquelle je n'ai jamais pu laisser le sampan layar tranquille, même s'il n'est pas le bateau dont ce livre parle principalement. Derrière chaque course que nous organisons à Teluk Bakau se cache, quelque part, un bateau plus grand que ce même savoir remplissait autrefois. J'aimerais le revoir naviguer, vraiment, et pas seulement comme une photographie d'un vieux sampan de pêche faisant de son mieux dans une course pour laquelle il n'était pas prêt. Ce travail est toujours en cours. Il l'est depuis des années maintenant, par à-coups, et je m'attends à ce qu'il le reste encore pour des années.

Chapitre Quinze

Zakir

Zakir était un homme de petite taille. Assez petit pour que, lorsqu'il m'a construit un endroit pour ranger mon bois, il l'ait construit à sa propre mesure, sans qu'il nous vienne à l'esprit, ni à l'un ni à l'autre, de le faire aussi à la mienne. Je me baissais chaque fois que j'y entrais. Je me baisse encore, par habitude, bien que la cabane elle-même ait disparu depuis longtemps et que quelque chose de plus grand se dresse maintenant à sa place.

Je la remplissais de tout ce que la mer abandonnait après une tempête — du bois flotté blanchi et fendu, des formes étranges dont je ne voyais pas encore l'usage, de meilleures pièces mises de côté pour une coque pas encore imaginée. Certaines, je les ai sculptées, seul, la nuit, quand la cabane était le seul coin tranquille de toute la propriété. La plupart attendaient, simplement. Le bois est patient de cette façon-là, et Zakir l'était aussi, à sa manière.

La cabane a grandi autour de nous sans que ni l'un ni l'autre ne l'ait vraiment décidé. Un bar est venu d'abord. Puis une cuisine. Et quelque part au milieu de tout cela, la ligne du toit n'a jamais bougé — elle est restée exactement aussi basse que le jour où Zakir l'avait montée, si bien que quiconque y entre s'incline encore un peu, qu'il le veuille ou non. C'est Planet Samudra aujourd'hui, si vous voulez savoir d'où cela vient. Sous les

guirlandes lumineuses et les tables pleines de gens qui ne l'ont jamais connu, c'est encore, structurellement, la cabane d'un homme de petite taille pour garder son bois au sec.

Ce n'a jamais été non plus seulement un lieu de rassemblement, même si cela pouvait y ressembler de l'extérieur. Le café rapportait de l'argent — de l'argent bien réel, et pas qu'un peu — et c'est cet argent qui a réellement financé l'école, dans ses premières années, avant même que l'un de nous n'ait un nom pour ce que nous étions en train de construire, ni le moindre plan réel pour le financer. Personne, aujourd'hui, en achetant un café ou en partageant une assiette de nouilles à l'une de ces tables, n'y pense probablement de cette façon. Mais les jongs qui courent aujourd'hui au large de cette plage existent, dans un sens fondateur et discret, parce qu'un homme de petite taille a construit une cabane trop petite pour son ami, et que cette cabane a appris, plus tard, à gagner assez d'argent pour rendre possible tout ce qui a suivi.

Il n'était pas, si je suis honnête, le travailleur le plus acharné que j'aie connu. Je veux le dire clairement, comme je le lui aurais dit en face, parce que c'était vrai, et parce que ce n'était jamais vraiment ce qui le définissait. Ce qu'il avait à la place, c'était une forme d'amour qui ne figure sur aucune feuille de présence — assez pour qu'il traverse la moitié de la province jusqu'à Bengkalis, presque à l'opposé de Malacca sur la carte, à la recherche d'une jong construite à l'ancienne, dans les règles, par quelqu'un qui s'en souvenait encore. Il avait aussi de la famille là-bas, ce qui, je

le soupçonne, rendait le voyage plus facile à justifier qu'il ne le fallait strictement. Je n'ai jamais demandé. Certaines courses ne demandent pas qu'on les examine de trop près.

Sa femme, Rajuna, lui a donné quatre filles et aucun fils, et la plus jeune d'entre elles nous a adoptés avant même de savoir bien marcher — nous suivant tous les deux le long de chaque plage où nous courions, jusqu'à ce que quelqu'un, je ne sais plus qui, se mette à l'appeler Princesse, et le surnom ne s'est simplement jamais détaché d'elle. Princesse, dernière-née, toujours à quelques pas derrière, à regarder.

Après cette première course à Teluk Bakau, la nouvelle s'est répandue comme les nouvelles se répandent, plus vite que nous ne l'avions prévu, ni l'un ni l'autre. Pendant longtemps par la suite, la plupart des courses tombaient encore là où le budget résiduel du gouvernement voulait bien les faire tomber — quel que soit le mois qui convenait à la paperasse de quelqu'un d'autre, qu'il y ait du vent ou non, la mer consultée en dernier, quand elle l'était. Il m'a fallu des années pour corriger cette habitude : commencer à choisir les dates de course selon ce que le vent faisait réellement cette saison-là, plutôt que selon le moment où un fonds se débloquent.

Zakir n'était pas un saint. Je ne pense pas qu'il aurait voulu que ce mot s'approche de son nom. Mais sur le seul sujet qui comptait vraiment entre nous — les jongs, leur course, leur fabrication, toute cette fragile architecture de réputation bâtie sur quelques dizaines de centimètres de bois peint — je lui faisais confiance comme on ne fait

confiance qu'à très peu de gens dans une vie. La rivalité nous a trouvés rapidement, venue surtout d'un groupe appelé Tunas Muda, et elle ne s'est jamais vraiment adoucie au fil des années qui ont suivi, sans jamais non plus tourner à l'amertume. Elle nous a plutôt aiguisés. C'est ce qu'une bonne rivalité est censée faire.

C'est lors d'un de ces voyages à Bengkalis, une commande parmi tant d'autres, qu'un jeune homme du nom d'Ibrahim est entré pour la première fois dans notre monde — engagé pour construire de petites jongs, avant que ni l'un ni l'autre n'ait la moindre idée de ce qu'il allait devenir. Je ne savais pas, en le regardant travailler cette première année, que je regardais la personne qui finirait, des décennies plus tard, par tenir ensemble la moitié de ce qui restait, une fois que tout le reste se serait effondré. On reconnaît rarement les piliers tant qu'ils tiennent encore peu de place dans le cadre.

Zakir réparait les jongs chez lui, perdant souvent une nuit entière de sommeil pour qu'une coque soit exactement dans son assiette avant une course. Je n'ai jamais eu de flotte aussi bien entretenue que durant ces années-là, et j'ai cessé de faire semblant que c'est la nostalgie qui parle. C'est simplement un fait avec lequel j'ai dû vivre depuis.

L'argent circulait entre nous comme il circule entre des gens qui se font davantage confiance qu'ils ne font confiance à l'arithmétique. Un joueur à court d'argent pour le trajet du retour, et je finissais par lui acheter une jong juste pour combler le manque. J'ai appris, de la manière lente

et coûteuse, que l'argent prêté retrouve rarement le chemin du retour — quelque chose comme une loi non écrite de tout ce petit monde, et Zakir n'y a pas échappé non plus, plus d'une fois. Je ne dis pas cela pour régler un quelconque compte. C'était simplement le prix de l'amitié, et je l'ai payé sans trop me plaindre, parce que sur le seul registre qui comptait réellement entre nous, il n'a jamais, pas une seule fois, été en défaut : notre nom était engagé à chaque course, et nous gagnions. Je n'ai plus gagné de course depuis sa mort. Je l'ai remarqué. Je ne sais pas tout à fait quoi en faire.

Il est tombé malade plus d'une fois. Des troubles d'estomac, du genre que sa famille n'a jamais eu tout à fait assez d'argent pour traiter à temps. Rajuna a traversé tout cela sans se plaindre, comme elle le fait encore aujourd'hui — elle est au café la plupart des matins désormais, dans cette même pièce au toit bas qui a commencé comme une cabane pour mon bois, même si je doute qu'elle y pense de cette façon quand elle sert le premier café de la journée.

Après un deuxième, puis un troisième passage avec des tubes introduits dans l'estomac, un jour ordinaire dont je ne saurais vous dire le temps qu'il faisait, Zakir est mort.

C'était la première mort que j'aie jamais été assez proche pour toucher. J'avais auparavant repêché des morts en mer — des pêcheurs, des marins, plus d'une fois — et chaque fois cela laissait quelque chose en moi qui ne partait plus jamais tout à fait. Mais ces hommes étaient des inconnus revêtant la forme du deuil de quelqu'un d'autre, pas du mien. C'était différent, d'une manière à

laquelle je ne m'étais pas préparé et ne pouvais pas me préparer. J'ai aidé à envelopper son corps dans un linceul blanc. J'ai assisté aux prières jusqu'au bout. J'ai regardé toute sa famille se rassembler autour de lui comme une marée se rassemble autour d'un rocher — sans hâte, inévitable, incapable de faire autre chose que l'entourer. Tenir le corps d'un ami disparu reste dans vos mains bien après avoir quitté votre mémoire. C'est la partie que personne ne vous annonce à l'avance. J'ai pleuré à la mort de Zakir comme je n'avais pleuré à aucune mort avant elle, et une part intime de moi ne s'attend pas à pleurer ainsi de nouveau. Je ne suis pas sûr qu'on ait droit à plus d'un deuil de cette forme particulière dans une vie.

L'école ne s'est pas reconstituée facilement. Pendant un temps, j'ai placé ma confiance en un homme au tempérament vif, capable de construire une jong, techniquement, avec compétence, mais qui n'a jamais touché ce registre plus subtil que les mains de Zakir atteignaient sans effort apparent — la différence entre un bateau qui flotte et un bateau qui gagne. Une partie de ce que nous avions construit ensemble a été discrètement soustraite durant cette période. Vendue, pièce par pièce, pendant que je ne surveillais pas d'assez près pour l'empêcher. J'ai gardé ce que j'ai pu. Assez, tout juste assez, pour tenir une flotte ensemble, et je l'ai tenue, attendant quelque chose que je n'aurais pas su nommer à l'époque.

Ce n'est que récemment que j'ai trouvé quelqu'un prêt à tout apprendre correctement, et à mettre une réelle énergie dans cet apprentissage — un

complice à nouveau, sous la forme qu'avait autrefois Zakir, bien que jamais tout à fait la même forme deux fois. Je ne pense pas que le deuil fonctionne ainsi. Je ne pense pas qu'il le devrait.

Le respect que les joueurs me témoignent encore est réel ; je n'en ai jamais douté. Mais sous la course elle-même, ce monde a toujours été aussi un monde politique, et j'ai cessé de prétendre le contraire, comme on cesse de prétendre la plupart des choses une fois qu'on y est assez profondément engagé. Ce qui compte, en fin de compte, c'est seulement ceci : les graines que nous avons plantées ensemble, lui et moi, portent leurs fruits quelque part sur cette plage, la plupart des jours, que je sois là à regarder ou non. Toutes les graines n'ont pas germé. Certaines ne germeront jamais, et j'ai fait une sorte de paix avec ce calcul. Mais assez d'entre elles poussent aujourd'hui pour que j'aie discrètement cessé de mesurer ce travail comme la simple construction de jongs. Le vrai travail, toutes ces années plus tard, consiste à préserver une forme de pureté dans les événements que nous nous rassemblons encore pour organiser, et à construire les ponts que Zakir n'a pas vécu assez longtemps pour achever de construire lui-même.

Mes propres enfants sont devenus, eux aussi, une part de cette raison, quelque part en chemin, sans que je remarque tout à fait le glissement. Ce qui avait commencé comme un sens est devenu quelque chose de plus proche d'une mission, et une mission, entretenue assez longtemps, se transforme en passion, et la passion, si l'on a de la chance, finit simplement par devenir beauté — il

n'y a pas de meilleur mot pour ce que l'on ressent à voir les mêmes visages se rassembler sur cette plage, année après année, prenant parfois les traits de leurs propres enfants, jusqu'à ne plus être tout à fait sûr, un matin donné, de quelle génération on a sous les yeux.

On remarque aussi ceux qui cessent de venir. Un visage qui était toujours là une saison, et qui, simplement, ne l'est plus la suivante. On apprend à tenir les deux à la fois — la joie du rassemblement, et le compte silencieux de qui manque à l'appel. J'en suis venu à croire que la jong elle-même pourrait porter plus que du vent dans sa voile, les matins comme celui-là. Si un bateau aussi petit peut incarner un esprit — et j'ai vu assez de courses désormais pour croire qu'il le peut, dans la mesure où ce mot signifie encore quelque chose — alors peut-être que ceux qui sont partis ne sont pas non plus tout à fait absents de ces rassemblements. Peut-être nous rendent-ils visite, à leur façon, chaque fois que les jongs sont sur l'eau, portées par ce qui, justement, fait qu'un morceau de bois peint s'anime le temps d'une course. J'aime mieux cette pensée que l'autre. Alors je choisis, la plupart des jours, de la garder.

Je pleure chaque année, à un moment ou un autre au milieu d'une course, pour rien de plus compliqué que la beauté. Cela arrive sans prévenir, et j'ai depuis longtemps renoncé à essayer de m'en empêcher. Chaque doute que je porte en moi ce matin-là — sur l'argent, sur la politique, sur ce que tout cela vaut encore — se dissipe en cet instant précis, comme un brouillard se lève une fois que le soleil s'engage enfin pour

de bon dans la journée. Rien de ce que vous lisez en ce moment n'existerait sans ce sentiment, qui me revient en son temps, course après course, année après année. Les courses elles-mêmes sont le carburant. Quel que soit le moteur qui tourne réellement sous tout cela — appelez cela un but, appelez cela un deuil détourné en quelque chose d'utilisable, appelez cela comme vous voulez — il fonctionne sur cette énergie et rien d'autre. C'est, sans exagération, le meilleur carburant que j'aie jamais trouvé pour maintenir un moteur spirituel en marche.

Épilogue

Le vent reviendra

Il y a un genre particulier de matin sur cette plage, quand la marée s'est retirée assez loin pour que le sable s'étende à l'infini, plat et humide, reflétant le ciel comme un miroir, et que rien ne bouge encore — pas de vent, pas de bateaux, pas d'enfants au bord de l'eau — et je reste là un instant avant que tout ne commence, et je me laisse croire, entièrement, que tout est encore possible.

Je rêve depuis des années de remplir à nouveau toute cette côte de voiles. Pas seulement Teluk Bakau un samedi, pas seulement la poignée de villages qui connaissent déjà le nom de ce jeu, mais toute la côte est de Bintan, et au-delà, tout l'archipel — Batam, Tanjungpinang, Penyengat, Bengkalis, Karimun, Lingga, jusqu'à Singapour et jusqu'en Malaisie, partout où un fragment de ce même savoir a survécu assez longtemps pour être repris. Je ne le dis pas comme un plan d'affaires. Je le dis parce que je l'ai vu se produire en miniature assez de fois désormais pour croire que la miniature peut grandir.

Il a déjà grandi, plus que je ne m'y attendais. Trois pays font désormais courir une forme ou une autre de cette tradition, même si aucun ne l'appelle tout à fait de la même façon, même si les frontières entre eux rendent le passage plus difficile qu'il ne l'était pour les gens qui ont inventé tout cela en premier lieu. Des enfants du Brunei, de France et du Bangladesh se sont tenus sur ce sable et ont,

pour la première fois, pris une jong entre leurs mains. Des anthropologues viennent maintenant consigner par écrit ce qui se produisait simplement, autrefois, sans être enregistré, sur une plage dont personne en dehors de ces villages n'avait entendu parler. Rien de tout cela n'était le plan, à l'époque où il n'y avait que Zakir, moi, et quelques enfants le jour du Nouvel An. C'est devenu le plan quelque part en chemin, comme se lève un vent — non parce que quelqu'un a décidé qu'il devait se lever, mais simplement parce qu'assez de petites choses se sont additionnées jusqu'à ce qu'on lève les yeux et qu'il souffle.

J'ai perdu des bateaux. J'ai perdu de l'argent que je ne m'attendais jamais à revoir, et j'avais raison de ne pas m'y attendre. J'ai perdu la flotte la mieux entretenue que j'aie jamais eue, quand j'ai perdu l'homme qui l'entretenait. J'ai vu une école bâtie sur rien d'autre que l'amour se déchirer et devoir être reconstruite, plus lentement, à la main, de la même façon qu'on reconstruit une coque après un mauvais accident — poncée jusqu'au bois nu, et recommencée. Rien de tout cela ne m'a jamais fait cesser de croire que cela valait la peine. C'est même tout le contraire. Chaque fois que quelque chose se brise, je découvre à nouveau combien de choses, en dessous, tiennent réellement l'ensemble.

C'est la foi sur laquelle ce livre est bâti, si tant est qu'il soit bâti sur quelque chose : non la foi que rien n'ira mal, car beaucoup de choses ont déjà mal tourné, et d'autres tourneront mal encore. C'est la foi qu'un vent qui s'est arrêté peut encore revenir. Je l'ai vu se produire trop de fois, un trop

grand nombre de matins que les prévisions avaient déjà abandonnés, pour croire le contraire. On attend. On garde la voile grée et prête. On fait confiance à la mer pour finir par faire ce qu'elle a toujours fait dans cette partie du monde, deux fois par an, que quelqu'un se souvienne ou non de le lui demander. Et quand il arrive, on est déjà là, le bateau déjà réglé, prêt à se laisser porter.

Mes enfants grandissent sur cette plage. Tout comme les enfants des joueurs contre qui je courais il y a vingt ans, et les enfants des joueurs que je viens tout juste de rencontrer cette saison. Quelque part là-dehors, une enfant qui était pour nous Princesse autrefois, suivant son père le long de chaque plage où nous courions, est aujourd'hui assez grande pour apprendre à quelqu'un de plus petit qu'elle comment lire le vent. C'est là tout le mécanisme de cette chose, mis à nu : non pas une préservation, non pas un musée entouré d'une clôture, mais une transmission vivante, de main en main, qui se produit constamment, la plupart du temps inaperçue, la plupart du temps gratuite.

Je pleure chaque année, quelque part au milieu d'une course, pour rien de plus compliqué que la beauté. Je l'ai déjà dit, un chapitre plus tôt, et je le redis ici parce que cela a sa place aux deux extrémités de ce livre — c'est la chose la plus vraie que je connaisse à ce sujet. Les courses sont le carburant. Elles l'ont toujours été. Quel que soit le moteur spirituel qui tourne sous tout ce que j'ai bâti ici, il fonctionne sur ce sentiment et rien d'autre, et tant que le vent continuera de venir deux fois par an sur ce bout de côte, je ne vois

aucune raison pour que ce moteur ait un jour à s'arrêter.

Que la flotte vieillisse, et soit remplacée. Que les noms sur la feuille de course de l'an prochain soient des noms que je n'ai jamais entendus, des bateaux baptisés d'après des dessins animés, des rois, et la propre mère de quelqu'un, comme cela a toujours été le cas. Que les rivalités aiguïssent de nouveaux enfants comme elles m'ont autrefois aiguïssé. Que l'école survive à l'homme qui écrit ces lignes, comme l'esprit de Zakir lui survit déjà, chaque fois qu'une jong attrape le vent exactement comme il faut et, pendant quelques secondes, fait quelque chose qui ressemble moins à naviguer qu'à voler.

Quelque chose de plus grand que chacun de nous a lancé cela. Quelque chose de plus grand que chacun de nous le poursuivra. Je le crois de la même façon que je crois que le vent reviendra après un matin sans souffle — non parce que je peux le prouver, mais parce que je l'ai vu se produire, fidèlement, pendant treize ans, et qu'il ne me reste plus aucune raison de m'attendre à ce que cela s'arrête maintenant.

Si j'ai appris quelque chose qui mérite d'être transmis, c'est ceci : la jong n'a jamais vraiment été le but. Elle a toujours été le véhicule — une machine petite et précise, faite de bois, de vent et de ficelle peinte, et sa véritable cargaison n'a jamais été la vitesse, ni un trophée, ni un nom sur une feuille de résultats. Sa cargaison était le cœur de celui qui l'a construite, réglée, fait courir, perdue, pleurée. Chaque nœud que vous serrez, chaque degré dont vous déplacez le kate, chaque

fois que vous vous agenouillez dans le sable à quatre heures du matin en essayant de faire tenir une coque comme il faut avant une course — c'est le cœur que l'on travaille, en silence, sans que personne ne l'appelle jamais ainsi. Une jong navigue avec le cœur parce qu'il n'y a jamais eu que le cœur pour la porter. Et si elle navigue bien, si elle tient sa ligne et franchit la ligne d'arrivée sans à-coups, elle laisse votre cœur un peu plus semblable au vent qui vient de la porter : clair, en mouvement, délesté. C'est cela, le nettoyage. C'est tout le secret autour duquel ce livre tourne depuis sa toute première page, et c'est le seul que j'aie réellement à vous offrir.

La marée tourne tandis que j'écris cette dernière page. Quelque part plus loin sur la plage, un enfant démêle déjà une voile.